

2^e Année - N° 47.

Le numéro : 25 centimes

9 Septembre 1915.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

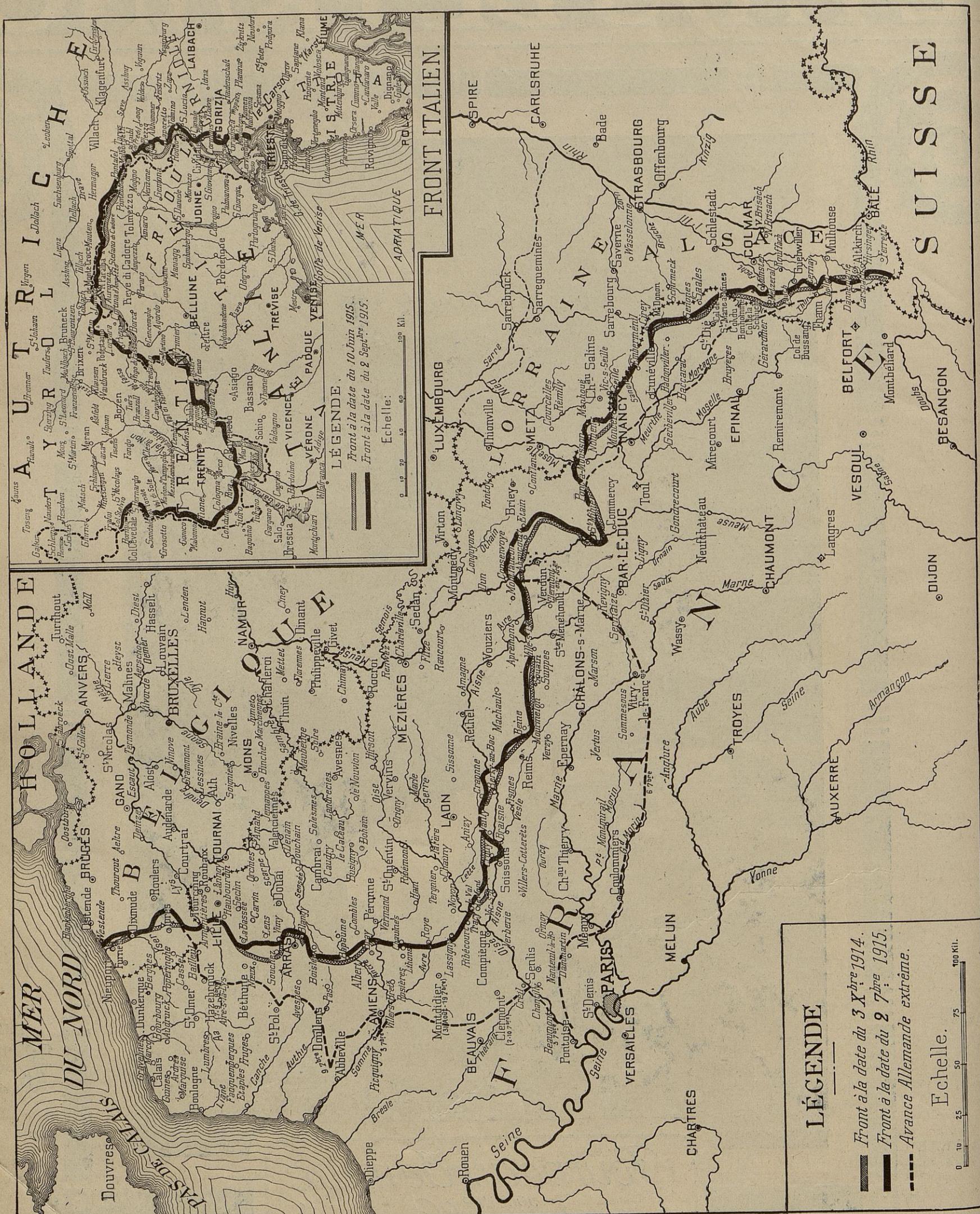
Abonnement pour la France... 15 Fr.

Fourneau de mine
sous une
tranchée allemande

Abonnement pour l'Etranger... 2

Édité par
Le Ma
24.
boulevard Pois
PARIS

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 26 AOUT AU 2 SEPTEMBRE

SUR tout le front, depuis la mer du Nord jusqu'aux Vosges, seule l'artillerie a donné ; en Alsace seulement, nos vaillants alpins ont continué la série de leurs exploits. La canonnade a été particulièrement intense en plusieurs secteurs notamment sur l'Aisne, en Champagne et en Lorraine.

En Belgique, pour répondre au bombardement de Nieuport-Ville et sur les secteurs de Steenstraete et de Boesinghe notre artillerie a effectué des tirs très efficaces contre les lance-bombes et contre des rassemblements ennemis. Un communiqué du maréchal French, à la date du 31 août, ne relate que des opérations d'artillerie ; les canons anglais ont incendié un train allemand à la station de Langhemarck ; quelques aviatiks ont été abattus.

En Artois, lutte d'artillerie ; au nord d'Arras des éléments de tranchées allemandes ont été bouleversés. Le communiqué officiel a donné tous les jours la même note ; le 1^{er} septembre, il ajoute qu'aux têtes de sape il y a eu un échange de torpilles et de grenades.

Arras a reçu encore un certain nombre d'obus allemands de gros calibre.

En Picardie, canonnade incessante, à laquelle s'est ajoutée le 28 août une lutte de bombes et d'engins de tranchées dans la région de Quennevières et de Nouvron.

Entre la Somme et l'Oise, des cantonnements ennemis ont été bombardés. Le 26 août, la grosse pièce d'artillerie qui, de temps à autre bombarde Compiègne, a lancé sur cette ville ouverte sept obus qui ont causé quelques dégâts matériels et aussi, malheureusement, la mort d'une ambulance.

Au nord de l'Aisne, l'activité de l'artillerie s'est manifestée plus particulièrement ; nos canons ont bombardé les positions ennemis au nord de la chaussée des crêtes de l'Aisne, à Courtecon et à Ailles ; le combat d'artillerie s'est prolongé par Craonne vers Berry-au-Bac, dans la plaine champenoise. Il s'est étendu au nord du camp de Châlons aux bords de la Suippe. Une reconnaissance ennemie s'est avancée, le 26 août, vers Auberville-sur-Suippe, à 4 kilomètres du chemin de fer de Bazaucourt à Chalrange ; elle a été repoussée.

En Argonne, les assauts de l'infanterie ont cessé ; les rudes leçons qu'a reçues l'armée du kronprinz l'ont décidée à abandonner momentanément le combat à visage découvert ; c'est la lutte de mines et d'artillerie qui a donné son plein encore cette semaine.

Notre artillerie a montré sa supériorité en arrêtant les bombardements de l'ennemi et en réduisant ses batteries au silence. Ces combats se sont poursuivis à notre avantage notamment à la Fontaine-aux-Charmes, au ravin de la Houette, aux Courtes-Chausses et au bois Bolante.

Durant toute cette semaine on n'a signalé que le 29 août de violents corps à corps à Marie-Thérèse et à l'ouest du bois de Malancourt pour la possession d'entonoirs de mine dont nous sommes restés maîtres.

En Lorraine, la lutte d'artillerie n'a pas été moins violente ; elle s'est étendue de Gondrexon, dans le vallon du ruisseau d'Albe aboutissant à la Vezouse jusqu'à Gremecey, petit village de la Lorraine annexée au nord de la Seille et de la gare frontière de Moncel. Toute cette région présente une grande importance au point de vue militaire ; la route de Paris à Strasbourg passe à Blamont, près de Gondrexon et Avricourt est un point de jonction de voies ferrées.

C'est en Alsace seulement que notre infanterie a donné ; alpins et fantassins ont réalisé de nouveaux progrès et ont conquis définitivement les positions du Linge et du Sondernach. Un récit officiel a raconté les héroïques efforts que nos troupes ont dû accomplir pour s'emparer de ces hauteurs qui dominent Munster et Colmar ; il a exalté l'entrain, la témérité même des jeunes soldats de la classe 1915 et souligné l'importance des résultats acquis.

Le 26 août, nos troupes achevaient leur installation sur la crête entre Sondernach et Landersbach, s'emparaient de plusieurs tranchées allemandes

et repoussaient toutes les contre-attaques. Le 31, après un bombardement d'obus à gaz suffocants, l'ennemi lançait une violente attaque contre nos tranchées du Linge et du Schatzmaennle ; il était repoussé ; la nuit suivante, il revenait à la charge, sans plus de succès.

Nos aviateurs ont encore fait de la belle besogne pendant cette semaine ; ils ont bombardé les gares de Cierges et d'Ivoiry, deux villages de l'Argonne, près de Montfaucon, où les Allemands ont fait passer le chemin de fer qu'ils ont construit pour relier Montfaucon à leur réseau. La gare de Mulheim dans le grand-duché de Bade a été aussi bombardée par nos avions.

Le 27 août, la gare de Châtel-en-Argonne qui reçoit les munitions destinées à l'armée du kronprinz, a reçu la visite de nos aviateurs et a été sérieusement endommagée. Le lendemain c'était le tour de la gare et des baraquements ennemis de Grandpré et des baraquements de Moncheutin et Lançon, en Argonne. Dans la nuit du 28 au 29 août, nos avions ont bombardé les installations allemandes d'Ostende, les cantonnements de Middelkerke et la gare de Thourout.

Pour répondre à cette activité de notre cinquième arme, les aviateurs allemands ont essayé un raid sur Paris ; le 28 août, vers dix heures du matin, six appareils ennemis pénétrèrent dans le camp retranché de Paris. Canonnés par nos batteries et pris en chasse par les nôtres, ils rebroussèrent chemin après avoir lancé des bombes sur Nogent-sur-Marne, Montmorency, Montfermeil, Ribécourt et Compiègne. L'un d'eux fut atteint et abattu au nord de Senlis par le commandant d'une de nos escadrilles du front, le capitaine B...

Ces exploits ont été attristés par la mort de l'aviateur Pégoud, tué d'une balle à la tête pendant une reconnaissance dans la région de Belfort ; Pégoud était une des gloires de l'aviation ; ses audacieux looping l'avaient rendu populaire dans le monde entier.

Pendant la guerre ses prouesses furent magnifiques ; un jour il abattit deux avions allemands l'un après l'autre et en mit en fuite un troisième. Cité à l'ordre du jour de l'armée il avait été décoré de la médaille militaire et promu sous-lieutenant.

L'aviateur Gilbert, qui s'était évadé de Suisse, est allé loyalement, en présence des réclamations du gouvernement fédéral, se reconstituer prisonnier.

L'EXPÉDITION DES DARDANELLES

Les nouvelles ont été rares et concises au sujet des opérations dans la presqu'île de Gallipoli. Sur le front sud, c'est-à-dire vers la pointe de la presqu'île, le calme a été presque complet. Dans la zone nord, les troupes britanniques ont livré des combats heureux qui ont mis en leur possession un mamelon vivement disputé à l'ouest de Biyuk-Anafarta.

Les sous-marins anglais ont encore coulé quatre transports turcs dans la mer de Marmara et dans le détroit entre Gallipoli et Nagara.

LES OPÉRATIONS ITALIENNES

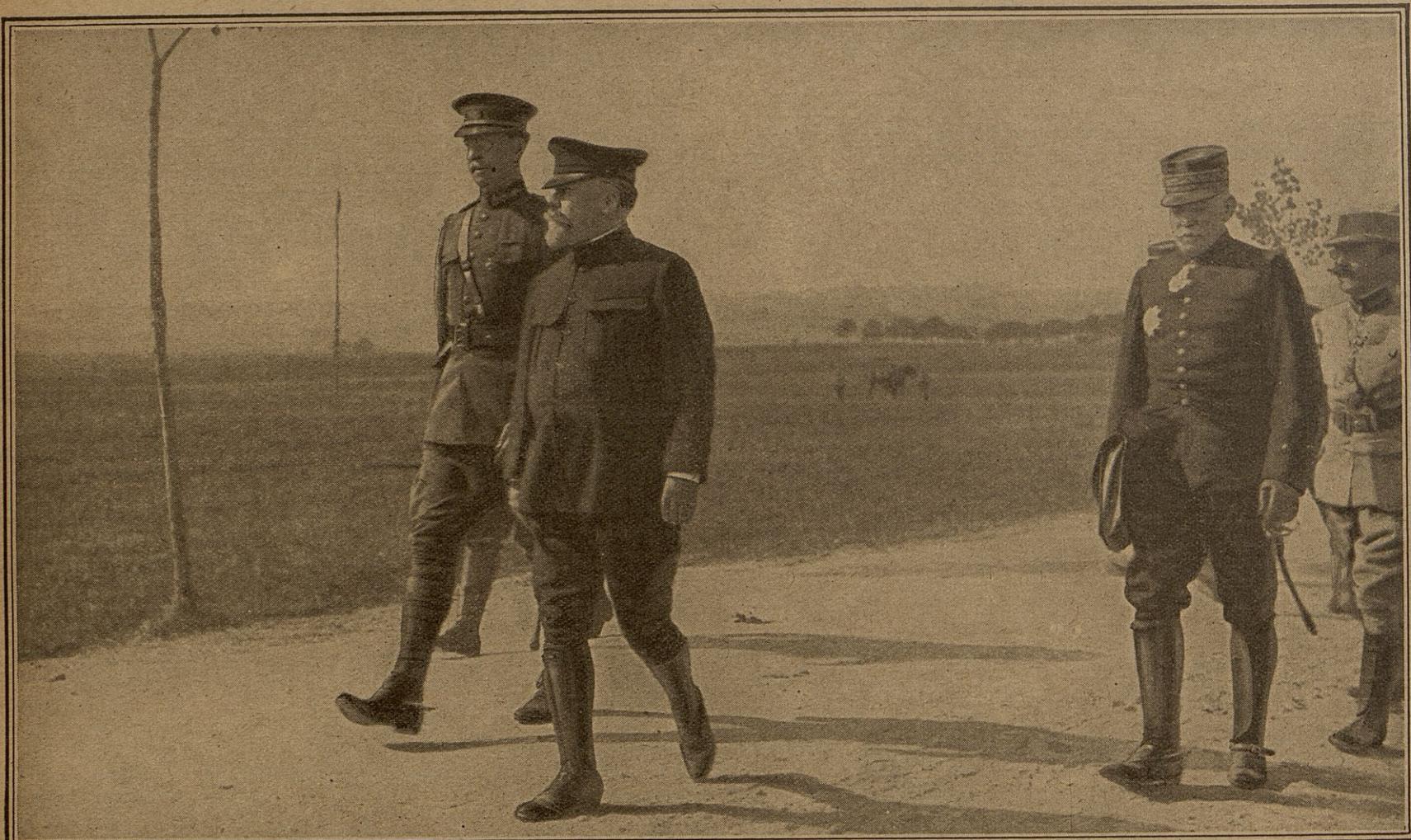
Les alpins italiens ont poursuivi le cours de leurs succès ; peu à peu ils arrivent au résultat cherché, la maîtrise des hauts passages des montagnes et par suite des routes qui descendent vers l'Italie ; ils couvrent ainsi les opérations de l'armée principale sur l'Isonzo.

L'occupation de ces positions a donné lieu à des combats épiques qui se sont livrés à plus de 3.000 mètres d'altitude sur les glaciers, au milieu des neiges éternelles. C'est ainsi que dans le massif d'Adamello furent pris les cols de Lagoscuro et de Corno-Bedola.

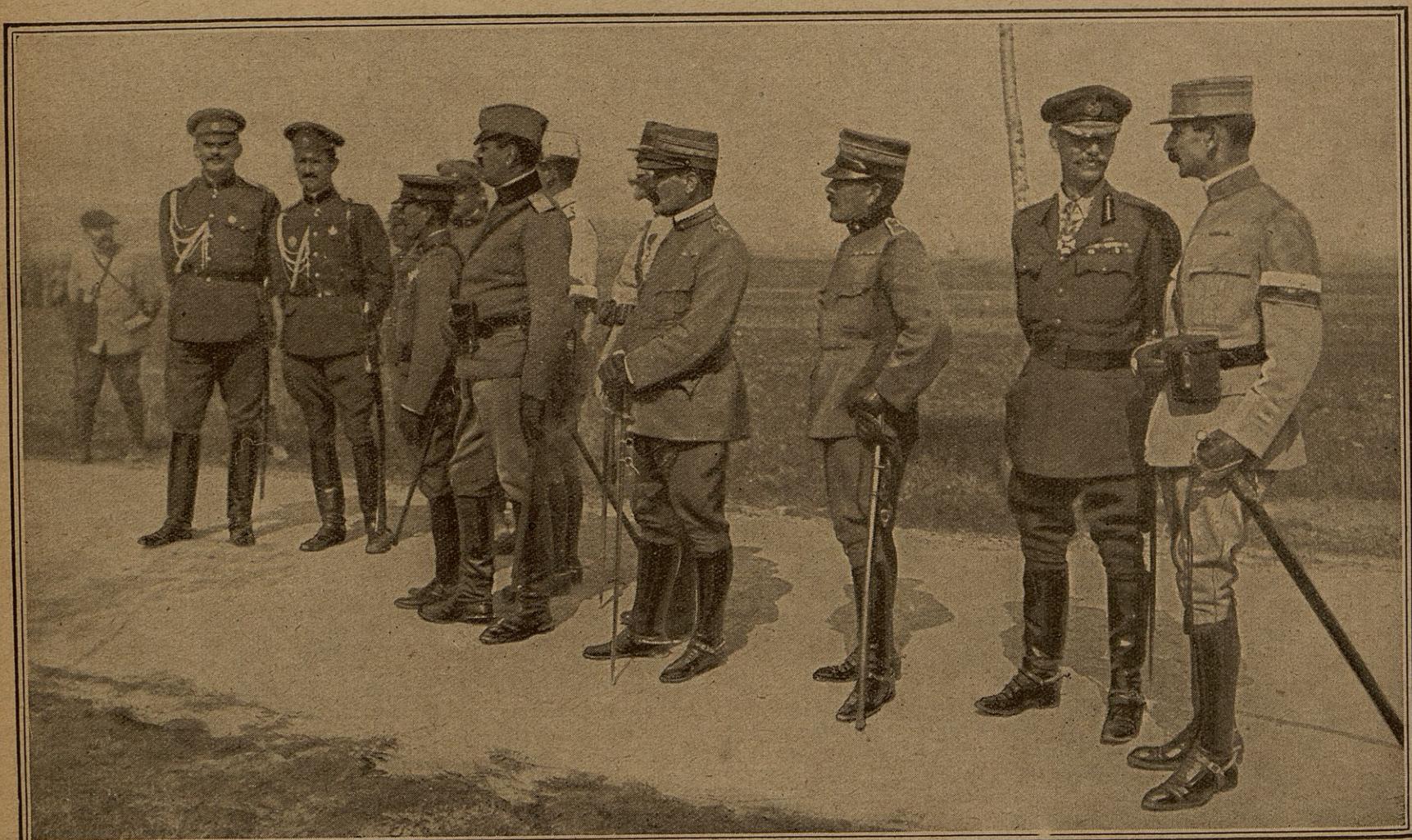
Dans le val Sugana, dans la vallée de Sexton et dans la vallée du Seebrach, une violente lutte d'artillerie a manifesté la supériorité des batteries italiennes. Une brillante action fut celle qui donna à nos alliés la possession du sommet de la Cima-Ciota (2.185 mètres) dans le val Sugana.

Sur le Carso, l'avance de l'armée italienne se poursuit lentement et méthodiquement ; sous sa pression, les Autrichiens reculent abandonnant leurs tranchées ; le 30 août, ils ont prononcé plusieurs contre-attaques énergiques ; ils ont été repoussés.

UNE VISITE HISTORIQUE



Le roi des Belges vient de rendre à nos armées la visite que le président de la République a faite récemment à l'armée belge ; reçu au quartier général français par M. Poincaré, M. Millerand et le général Joffre, il a parcouru tout le front. Voici sur le plateau de Malzéville, près de Nancy, Albert 1^{er}, M. Poincaré et le généralissime.



Les attachés militaires des puissances alliées et des puissances neutres avaient été invités à suivre la visite du roi des Belges à nos armées. Ils ont assisté notamment à la revue d'un corps d'armée entre Nancy et Lunéville ; on les voit ici sur le terrain assistant au défilé des troupes dont ils admirent l'allure et la tenue.

ALBERT I^{er} PASSE LA REVUE DE NOS TROUPES

Le roi des Belges et le président la République, que suivaient le ministre de la guerre et le général Joffre, ont passé sur le front des troupes massées pour la revue. Les voici devant un régiment d'artillerie dont les batteries sont alignées dans un ordre impeccable ; les officiers saluent du sabre.



Après la revue, le roi Albert, qui portait la croix de guerre sur son uniforme kaki, le nouvel uniforme de l'armée belge, a félicité le généralissime de la belle tenue des troupes qu'il venait de voir ; il a dit hautement son admiration pour l'armée française en présence des officiers de l'état-major et des attachés militaires étrangers.

LA CAMPAGNE DE FRANCE

L'ARGONNE

par le Ct Bouvier de Lamotte

Breveté d'Etat-Major.



GÉNÉRAL SARRAIL

LE ROLE DE L'ARMÉE DU KRONPRINZ

L'armée du kronprinz fut concentrée dès juillet 1914 sur la Basse-Moselle, de Trèves à Coblenz. Elle emprunta les voies ferrées de Coblenz, mais plus particulièrement celles de Bingen et Mayence pour se réunir sur sa base de concentration fixée à l'est de la principauté du Luxembourg, en face de la trouée de la Chiers, et face à la petite place forte française de Longwy.

Dans le dispositif général, l'armée du kronprinz occupait l'aile gauche allemande des cinq grandes armées réunies vers l'ouest et destinées à l'envahissement de la Belgique et de la France dès le début des opérations.

Cette armée avait la même composition que ses voisines de droite, c'est-à-dire qu'elle comprenait trois corps d'armée actifs, un de réserve, un corps de cavalerie et de nombreux services.

Elle gardera cette composition jusque vers l'automne, après la bataille de la Marne. Par la suite on préleva des unités actives pour renforcer l'armée des Flandres qui, placée à ce moment sous les ordres du prince Auguste de Wurtemberg, effectuera les formidables attaques de la ligne de l'Yser. Elle sera renforcée en hiver et au printemps 1915 par des contingents nouveaux amenés du pays et comprendra alors des effectifs sensiblement égaux à ceux du début, soit une moyenne de 150.000 combattants ; la cavalerie, inutile dans les terrains boisés occupés par le kronprinz, sera envoyée d'abord en Belgique, plus tard en Russie.

C'est le kronprinz qui a le commandement nominal de cette armée ; on lui a adjoint, comme chef général d'état-major, le vieux maréchal von Haeseler, sage mentor, qui saura tempérer le caractère frondeur et agité du prince.

Dès le début des opérations militaires, en août 1914, cette armée va se mettre en mouvement et marchera face à l'ouest. Elle traversera le grand-duché de Luxembourg, entrera en France, bloquera et bombardera Longwy (3 août-28 août). Sa gauche s'avancera dans les hautes plaines de Meuse, sur la Chiers, sur l'Othain ; elle viendra vers Spincourt où les premières rencontres avec l'armée française, en rase campagne, auront lieu vers le 10 août.

Son but se dessine de suite : prendre pied sur la Meuse pour former le pivot solide autour duquel va se développer la grande conversion de toutes les armées allemandes.

Elle aura donc comme objectif direct la place de Verdun qui tient le cours de la Meuse et qui, surtout, garde la voie de communication directe entre Metz et les plaines du camp de Châlons à travers l'Argonne.

VERDUN SENTINELLE

Le camp militaire de Verdun jouait pour la France, en 1914, un rôle des plus importants. Placé sur la Meuse, il tient le cours moyen de ce cours d'eau ; il forme le môle nord de cette grande barrière défensive élevée de Verdun à Toul pour s'opposer à l'envahisseur ; il garde particulièrement tout le pays difficile de l'Argonne et se trouve, sentinelle avancée et vigilante, sur la route directe de Metz, au cœur même de la France.

Pour les Allemands, la place de Verdun aura joué dans la guerre actuelle un rôle encore plus important si c'est possible.

Par suite de leur plan d'opérations, toutes leurs armées envahissantes sont entrées en France par le Nord. Leurs communications avec l'intérieur du pays allemand restent donc longues et difficiles à travers toute la Belgique, pays conquis et qu'on doit garder. De plus, au cours de la campagne, en

août 1914, en septembre principalement, au fur et à mesure de l'avancée allemande dans notre pays, leurs voies de ravitaillement s'alourdiront et augmenteront avec les distances. Or il eût été facile de les ravitailler de flanc par la grande place militaire de Metz, placée à 40 kilomètres à peine de la Meuse. Une voie ferrée, de bonnes routes relient les deux places. Verdun était et devait rester durant toute la campagne l'objet de leurs convoitisées.

MARCHE DE L'ARMÉE DU KRONPRINZ

Dès le début des opérations nous voyons cette armée envahir les Hauts-de-Meuse et se porter sur le grand cours d'eau. Le camp retranché de Verdun, puissamment défendu, ne permet pas d'espérer un résultat avec une attaque de vive force ; on doit donc s'en éloigner et rester à distance de la place. C'est vers Stenay que l'armée du kronprinz abordera la Meuse au commencement de septembre. (De Stenay à Dun, 1^{er} septembre 1914).

La marche en avant a dû être en effet différée. Placée au pivot du grand mouvement tournant, cette armée doit attendre le développement de la conversion qui s'opère durant tout le mois d'août par les quatre autres armées allemandes courant dans le nord de la France pour rejoindre et tâcher de livrer bataille à l'armée française qui, méthodiquement, a battu en retraite sur l'Oise, sur l'Aisne, sur la Marne.



MARÉCHAL VON HÄSELER
conseiller du kronprinz

Le 1^{er} septembre les fronts des cinq armées allemandes ont atteint la ligne Compiègne, Laon, la vallée de la Serre, Signy-l'Abbaye, Raucourt, Stenay, la Meuse.

A ce moment la direction générale est franchement orientée nord-sud.

La marche sur tout le front va se produire encore plus brutale et s'effectuera avec grande rapidité les 1^{er}, 2, 3, 4, 5 septembre, puisque de la ligne décrite plus haut, nous retrouverons le nouveau front au 5 septembre, occupant la direction générale : Meaux, Coulommiers, Esternay, Sézanne, Vitry, Sermaize, Revigny, Vaubécourt, Souilly.

C'est un bond en avant de plus de 125 kilomètres en cinq jours.

Le centre de la ligne pointe légèrement en avant vers Sézanne, aux sources du Grand-Morin. Les ailes sont en retrait :

L'aile droite (von Klück) gênée par la présence du grand camp militaire de Paris ;

L'aile gauche (armée du kronprinz), gênée également par le voisinage du camp militaire de Verdun.

C'est dans ces conditions que se livrera la bataille de la Marne.

La marche de l'armée du kronprinz a été très pénible, très dure, très périlleuse durant ces cinq jours.

D'abord elle a eu à se couvrir vers Verdun des attaques éventuelles de la place, puis elle a dû aborder le pays si difficile de l'Argonne ; elle va le traverser dans toute sa longueur, du nord au sud, du 1^{er} au 5 septembre ; elle empruntera les vallées de l'Aire et de l'Aisne. Mais dans ce pays si boisé, où à chaque pas on peut redouter

une surprise et où surtout les routes très rares permettent difficilement le charroi du nombreux matériel que traîne l'armée, l'avancée journalière sera des plus pénibles.

Enfin, en face d'elle, cette armée trouve l'armée française, dont le 6^e corps d'armée, corps d'élite, commandé par le général Sarrail qui lui opposera une lutte constante et la forcera à plier son front qui, au 5 septembre, s'incurvera du nord-est au sud-ouest.

Le 6 septembre, le kronprinz a atteint la vallée de la Chiers ; il a débouché sur sa droite des terrains difficiles, boisés, marécageux de Belval et se trouve face au cours d'eau de l'Othain, devant Revigny.

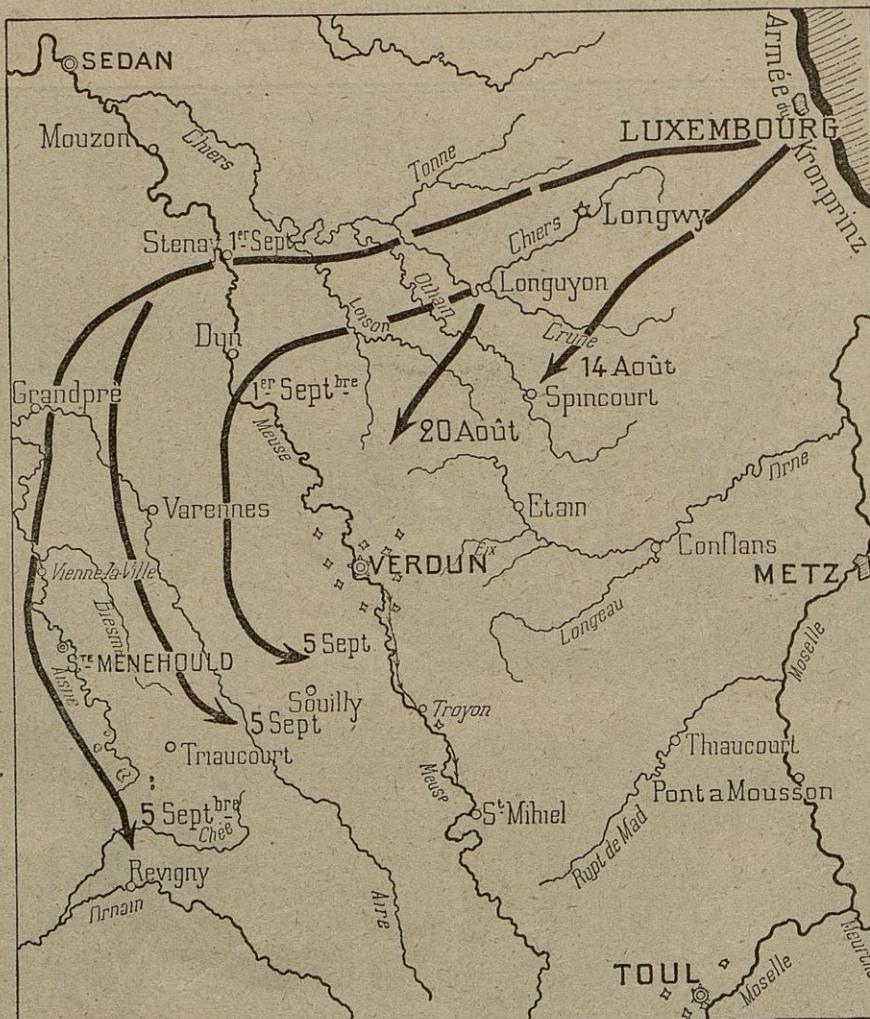


SCHÉMA DE LA MARCHE DE L'ARMÉE DU KRONPRINZ

(1) Voir les numéros 44, 45 et 46 du *Pays de France*. — La première partie de la CAMPAGNE DE FRANCE a paru dans les numéros 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20 et 21 ; la deuxième partie, dans les numéros 24, 25, 26 et 27 du *Pays de France*.

Sa gauche n'a pas pu progresser aussi vite ; arrêtée dans sa marche par la résistance française, elle s'aligne sur Vaubécourt et remonte vers Souilly, se liant au corps d'observation laissé au sud et à l'ouest de Verdun.

La bataille de la Marne va se livrer du 6 au 12 septembre. L'armée du kronprinz aura à lutter contre la 3^e armée française (général Sarrail).

Si les événements militaires qui se déroulèrent durant cette première

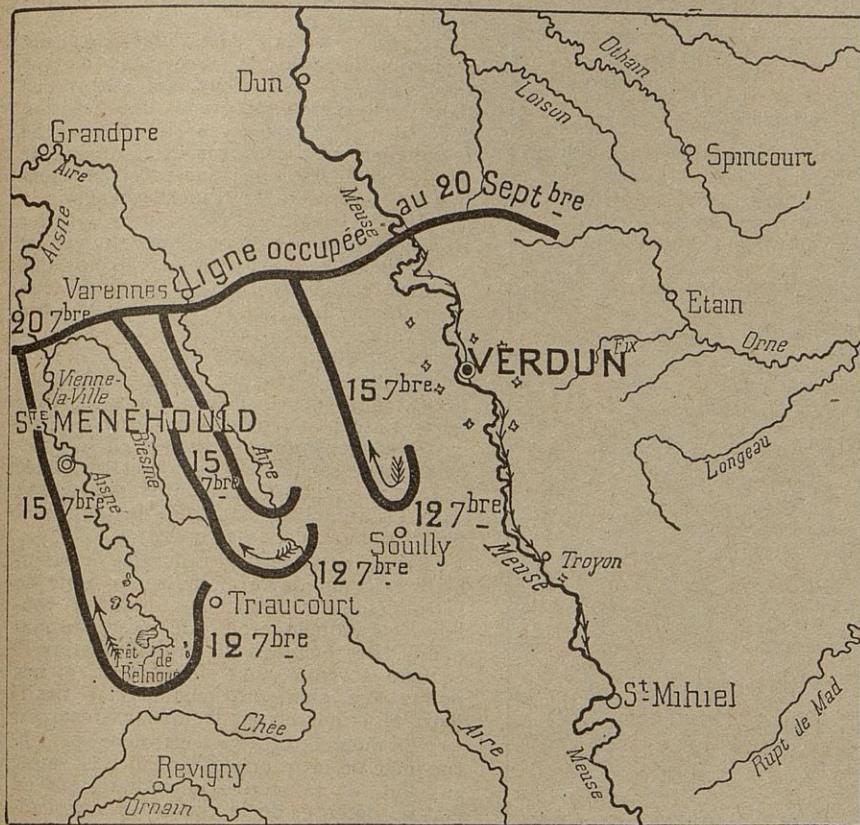


SCHÉMA DE LA MARCHE EN RETRAITE DE L'ARMÉE DU KRONPRINZ APRÈS LA BATAILLE DE LA MARNE

(Occupation de la ligne de résistance au 20 septembre)

partie de septembre ont été surtout remarquables et tangibles dans la partie ouest du grand champ de bataille, l'on peut affirmer qu'ils ne durent leur résultat décisif qu'à ceux qui se passaient à la même époque sur le front est.

Il fallait, en effet, que vers l'est, à droite du champ de bataille, la situation militaire des armées françaises fût intangible pour permettre le succès sur la gauche. Aussi les luttes sur cette partie du front furent-elles acharnées et terriblement meurtrières ; chacun comprenait le rôle qu'il devait jouer.

L'armée du kronprinz mit un acharnement particulier dans l'attaque. Les 6, 7, 8 septembre, sur tout le front, l'attaque fut formidable, on y dépensa une quantité colossale de munitions ; il fallait faire reculer la droite française qui se cramponnait et luttait sur l'Ornain, en face de Revigny.

Quand le recul allemand se prononça vers notre gauche sur le Grand-Morin, sur la Marne, il s'agissait alors pour l'armée du kronprinz de tenir coûte que coûte sur ses positions, pour empêcher que le recul gagnant brutalement la ligne entière, changeât la retraite en déroute.

Les 9, 10, 11, 12 septembre, l'armée du kronprinz lutta désespérément sur place. On doit reconnaître que c'est grâce à cette ténacité et à cette endurance dans la grande bataille des sept jours que toute l'armée allemande fut sauvée.

Si l'armée du kronprinz n'avait pas tenu en Argonne jusqu'à la dernière extrémité et que son recul se fut prononcé en même temps que celui de l'aile droite allemande, c'est-à-dire vers le 8-9 septembre, la ligne de retraite des armées ennemis aurait été compromise gravement puisque notre 3^e armée aurait pu se porter au nord de Verdun et y arriver vers les 12-13, au moment où, sur tout le front, les Allemands pliaient et reculaient ; ils n'auraient jamais eu le temps de se ressaisir et d'installer leur ligne de défense de l'Aisne et de l'Argonne.

Il serait donc injuste de ne pas reconnaître le rôle important que joua l'armée du kronprinz dans cette partie de la guerre, et qui sauva certainement d'un désastre les cinq armées envahissantes.

Lors de sa marche dans l'Argonne, aux premiers jours de septembre, l'armée du kronprinz avait pu se rendre compte des grandes difficultés d'approvisionnement. Le ravitaillement en munitions était presque impossible, puisqu'on ne disposait dans la poussée vers le sud que de deux routes, celle qui remonte la vallée de l'Aisne : Varennes, Clermont-en-Argonne, Nubécourt, et celle qui court le long de la vallée de l'Aisne de Vouziers à Sainte-Menehould et Revigny. Partout ailleurs ce ne sont que des sentiers forestiers, mauvais chemins, endroits impraticables aux longs convois.

Devant la nécessité d'assurer les approvisionnements à l'armée en marche, on résolut, au quartier général allemand, d'ouvrir un débouché vers l'est en communication directe avec le grand camp retranché de Metz. On installa de suite des batteries de position et l'on attaqua à longue distance le fort de Troyon, sur la Meuse, et qui en défend le passage. C'était la voie ouverte à la ligne Metz, ravin de Gorce, Chambley, Hattonchâtel, Creuë, la vallée de la Creuë et le passage au nord de Saint-Mihiel, la voie la plus directe pour le réapprovisionnement, d'autant plus qu'on pouvait utiliser encore la voie ferrée de Metz-Thiaucourt jusqu'aux pieds de la Meuse.

Le bombardement du fort de Troyon, commencé durant la bataille de la Marne, fut arrêté par notre avancée sur le nord le 14 septembre. Le fort avait été formidablement bouleversé et il est certain qu'il n'aurait pu résister longtemps.

Ce besoin d'ouvrir des communications vers l'est se renouvellera quelques jours après, mais alors il se doublera d'un autre objectif, l'encerclement de la place de Verdun par le sud, de façon à faire tomber le camp retranché.

Ce sera l'opération du 20 septembre, la marche du 14^e corps d'armée

allemand sur Hattonchâtel et Saint-Mihiel ; la prise de possession de ces deux localités, le pied mis sur la Meuse et même sur sa rive gauche. Cette pointe hardie, réalisée par les troupes du camp retranché de Metz, persiste toujours sur notre front ; depuis dix mois les Allemands se maintiennent dans cette avancée sur la Meuse.

L'armée du kronprinz reculant après la Marne avait de nouveau remonté l'Argonne ; elle avait entrepris son mouvement de retraite dès le 12 septembre au soir, reculant au nord de Sermaize et de Revigny. Le 14, elle traversait les forêts de Belnoue et de Triaucourt. Le 15, elle accentuait sa marche dans les vallées de l'Aisne, de la Biesme et de l'Aire, et se reportait au nord de la voie ferrée de Verdun à Châlons. Le 16, elle arrivait sur ses positions de Varennes-en-Argonne et alors recevait du grand quartier général allemand, l'ordre de se rétablir sur la ligne générale prise pour la résistance de la Meuse à l'Oise.

L'ARMÉE DU KRONPRINZ S'INCRUSTE EN ARGONNE

C'est donc vers le 20 septembre environ que l'armée du kronprinz entreprendra ses travaux de défense ayant pour but de tenir la ligne de front et surtout d'encercler Verdun vers le nord espérant bien, dans un avenir peu éloigné, attaquer le grand camp retranché sur d'autres faces. (Ce fut en effet le 21 septembre que commença l'attaque des hauteurs d'Hattonchâtel et la marche sur Saint-Mihiel des troupes du 14^e corps d'armée allemand détaché devant Metz).

Dès lors cette armée n'aura plus qu'un but unique : tout en résistant de front, tâcher d'envelopper Verdun, attaquer la place, s'en rendre maîtresse, et ouvrir ainsi une voie directe et sûre de l'est à l'ouest du camp retranché de Metz aux plaines de Châlons, où s'alignent toutes les tranchées de défense du corps d'armée voisin.

Les points notables qui jalonnent la ligne prise comme résistance par l'armée du kronprinz sont les suivants en partant de l'est :

Direction générale : la route qui relie Damvillers à Consenvoye, Montfaucon, Varennes, Vienne-la-Ville.

Sur la rive droite de la Meuse : Flabas, la Ferme d'Ormont, le bois de Consenvoye, la Meuse, pont de Consenvoye.

Entre Meuse et Aisne : Cuisy, le pilon de Montfaucon, les bois de Montfaucon et de Cheppy.

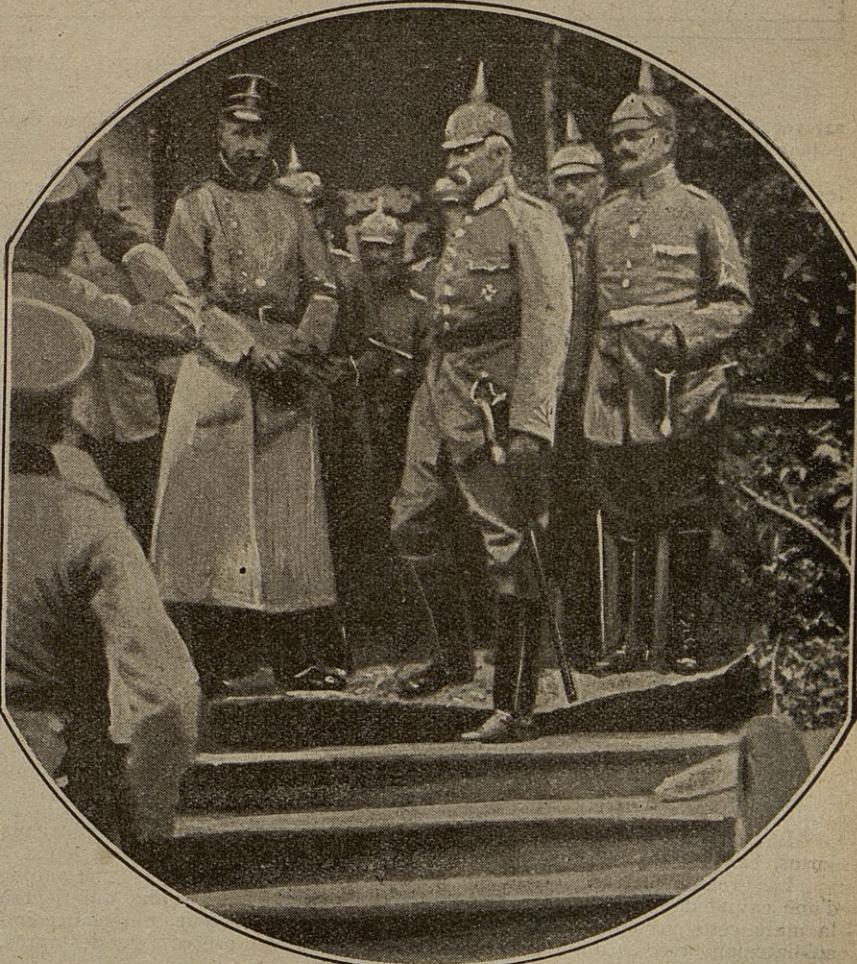
Varennes-sur-l'Aire, Vauquois, Boureuil.

La forêt d'Argonne entre Aire et Aisne.

Sur la rive gauche de l'Aisne : Ville-sur-Tourbe.

Douze mois après ! la ligne de résistance sera à peu près la même partout ! tant, durant une année entière, l'acharnement des combats aura été grand et la résistance tenace pour garder ces points d'appui et cette ligne de défense.

Dès lors va commencer, vers le 20 septembre 1914, le travail d'approche et d'encerclement de la place de Verdun, lié intimement à cet autre travail : la communication facile entre les plaines de Haute-Meuse et celles de Champagne. Ce rôle sera rempli par l'armée du kronprinz qui, avec une ténacité, une persévérance, un entêtement vraiment germains, continuera durant les longs mois d'hiver 1914-1915, puis au printemps 1915, et actuellement encore, à appliquer le programme tracé pour le succès des armées allemandes.



LE KRONPRINZ AVEC SON ÉTAT-MAJOR

à son quartier général de l'Argonne

La fin du mois de septembre sera consacrée par les troupes du kronprinz à asseoir leurs lignes d'arrêt au nord de Verdun ; elles établiront leurs premières tranchées, puis leurs lignes de résistance, enfin leur ligne de recul au besoin sur les positions.

En première ligne, des tranchées creusées dans le sol, assez profondes, 1 m. 70, 1 m. 80, peu larges, 60 à 80 centimètres, tracées en zig-zag, s'adaptant aux formes du terrain et formant de légers coudes brusques dont les directions changeantes ne permettent pas d'être prises à la fois par le même tir ennemi.

Ces tranchées se perfectionneront au fur et à mesure des opérations pour

persuadés que le liquide mousseux et pétillant fut un auxiliaire précieux pour le général Joffre dans la victoire de la Marne.

EH bien, ces bouteilles de champagne servent encore contre l'ennemi ; elles font d'excellentes torpilles, comme d'ailleurs les bouteilles de soda. Une fois vidées de leur délicieux contenu, on les remplit de cheddite mélangée de grenade de fonte. Au goulot se place le détonateur. Elles sont très faciles à lancer ; on peut atteindre près de 30 mètres de portée.

Certains soldats sont d'une virtuosité

Certains soldats sont d'une virtuosité remarquable dans le lancement de ces divers engins ; l'un d'eux, qui a le record dans son régiment, prend une position spéciale : il se couche sur le côté gauche et fait décrire à son bras droit un arc de cercle qui envoie avec une précision étonnante l'engin dans la tranchée ennemie.

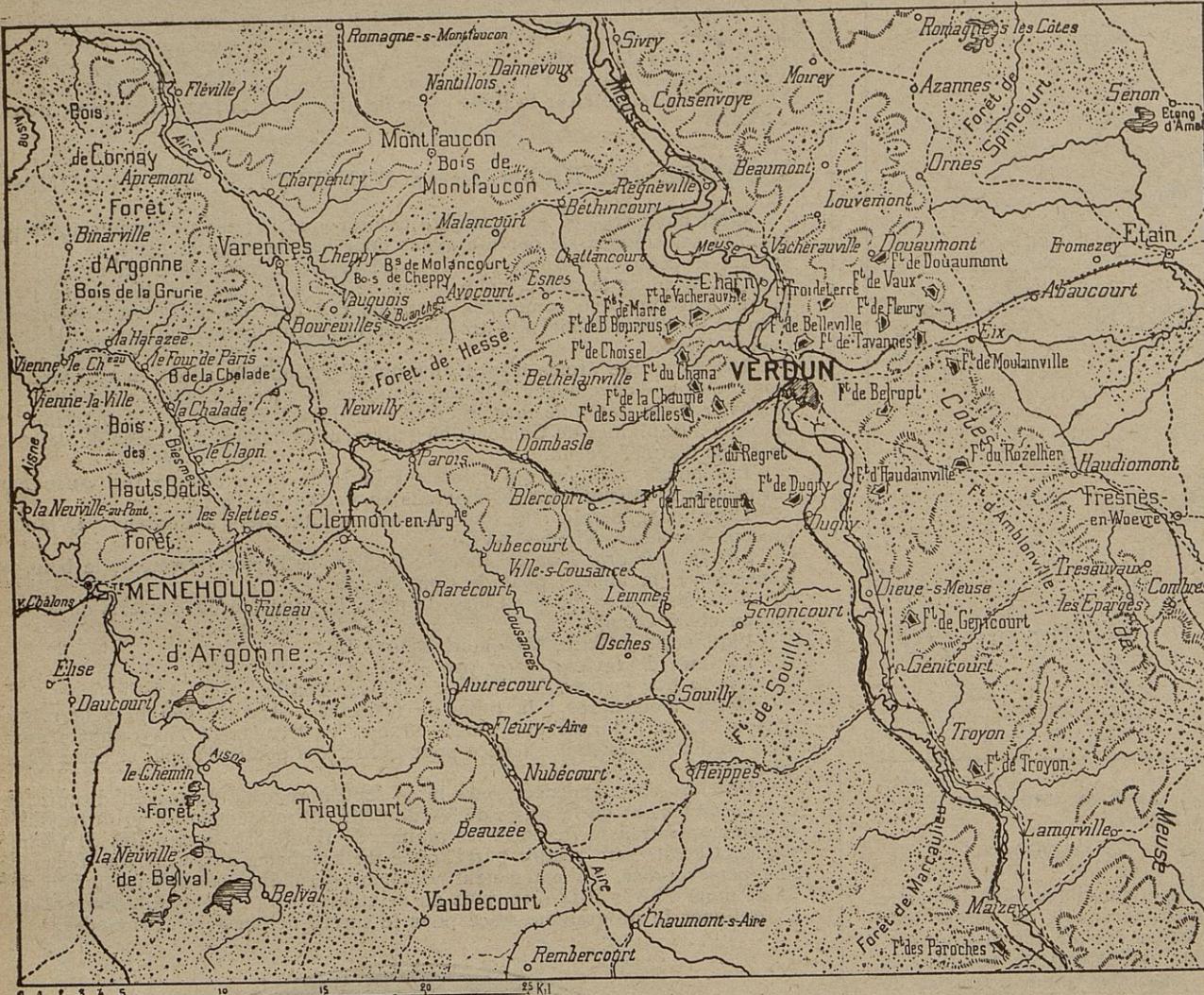
Tous ces explosifs sont lancés dans les tranchées ennemis lors d'une attaque, et y jettent la panique en même temps que le désastre. L'homme porte dans sa musette ces engins lors de l'assaut. Quand les tranchées sont très proches, on s'en arrose copieusement au repos !

L'attaque déclenchée, les hommes bondissent hors des tranchées en se servant des gradins aménagés à l'arrière. Ils enjambent ensuite la tranchée en la franchissant et se lancent en avant, précédés des lance-grenades et pétards qui jettent dans les tranchées ennemis les explosifs portés sur eux dans des musettes.

Dans l'attaque des tranchées, la baïonnette fait son devoir ! mais par suite de l'étroitesse des tranchées, boyaux, couloirs, etc., quelquefois elle n'est pas maniable. Les hommes lui préfèrent alors le couteau à virole, tout simplement, et nos poilus s'en chargent, surtout nos tirailleurs algériens et nos troupes marocaines.

Le moment critique se trouve après la conquête de la tranchée ennemie. Il s'agit, en effet, de la mettre immédiatement en état de défense, de la retourner vers l'adversaire. Chacun se met à la besogne. Le soldat, qui porte avec lui du fil de fer barbelé, déploie son petit rouleau ; on enfonce devant le terre-plein des piquets de vieilles baïonnettes, on attache les fils de fer, on relève les parapets, on les consolide avec les sacs de terre qu'on remplit de suite ou qu'on transporte, et l'on s'abrite contre l'arrosoir d'obus ennemis qui invariablement vous arrive. On attend la contre-attaque qui, elle aussi, invariablement, va se produire.

Quand on n'a pu enlever qu'une partie de tranchée, on bouche avec des tiges puis, à 10 mètres en arrière, on fait un piquetage pour empêcher l'ennemi et le tenir en respect au-delà. On déclenche alors le feu des grenades et des pétards. Ce n'est pas une opération à risque, mais elle réussit à détruire la tranchée et la transformer en un poste de défense quelquefois admirable.



LE CAMP RETRANCHÉ DE VERDUN ET L'ARGONNE

arriver à former un vrai labyrinthe dans lequel il sera utile de placer des poteaux indicateurs pour se reconnaître !

Chaque tranchée amorce une sape, la sape progresse, et le jour suivant les têtes de sape, réunies par une nouvelle ligne de tranchées, forment cette nouvelle défense qui s'avance vers l'ennemi. C'est ainsi que les Allemands progresseront au cours de leurs opérations sur tout le front de l'Argonne.

Derrière cette première ligne de tranchées qui a épousé les mouvements du sol, de larges boyaux mettent en communication la première ligne de défense avec les positions d'arrière.

En arrière, des points de résistance, des points d'appui solides pour s'opposer à la marche de l'ennemi, puis les batteries d'artillerie, et c'est ainsi que sera établie toute la ligne de défense de l'armée du kronprinz de la Meuse à l'Aisne.

Le 25 septembre, cette armée fera un effort de Varennes pour déboucher vers le sud ; elle sera arrêtée.

Le 3 octobre, elle tentera une attaque dans le bois de la Grurie, elle sera également arrêtée.

Le 13 octobre, ce sera de nouvelles attaques sur la route de Verdun, puis le 22 octobre sur le Four-de-Paris. Enfin, le 31, sur tout le front d'Argonne. A partir de cette date, reconnaissant son impuissance d'attaque, elle opérera par secteur isolé, sur des points reconnus d'avance : le bois de la Grurie, le bois Bolante, les bois de Courtes-Chausses, la vallée de l'Aire, de la Buanthe ; puis sur la rive gauche de la Meuse, les bois de Cheppy et de Montfaucon et sur la rive droite ceux de Consenvoye, tous pays de bois et forêts habités par les loups et dignes d'être occupés par ces hordes barbares qui combattent et s'abritent comme ces bêtes sauvages.

(*A suivre*).

LA GUERRE DE TRANCHÉES

Les engins d'attaque et de défense dans les tranchées sont de plusieurs sortes. En premier lieu on fait usage des grenades, pétards, torpilles, etc..

La grenade est une boule de fonte creuse remplie d'explosifs et munie d'une cavité dans laquelle on introduit un détonateur. Le soldat qui tient à la main cette grenade donne un tour de clef au détonateur, puis lance immédiatement avec sa main la grenade armée ; elle explose 30 secondes après, généralement.

Le pétard est formé de boîtes de fer blanc (genre boîtes de conserves!), fixées sur une raquette en bois avec manche servant au lancement. Ce mode de lancement assure une portée plus grande et une direction. La boîte est remplie d'explosifs mélangés à de la grenaille de fer, bouts de fils de fer, clous, etc... Le même procédé d'amorçage existe.

Boire du champagne semble avoir été pour les Allemands le but suprême de la guerre actuelle et l'on sait la consommation extraordinaire qu'ils ont faite, partout où ils ont passé, de notre vin national ; ceux qui ont vu les montceaux de bouteilles vides dans les plaines de Champagne et ailleurs sont



UNE TRANCHÉE DANS LE BOIS DE LA GRURIE

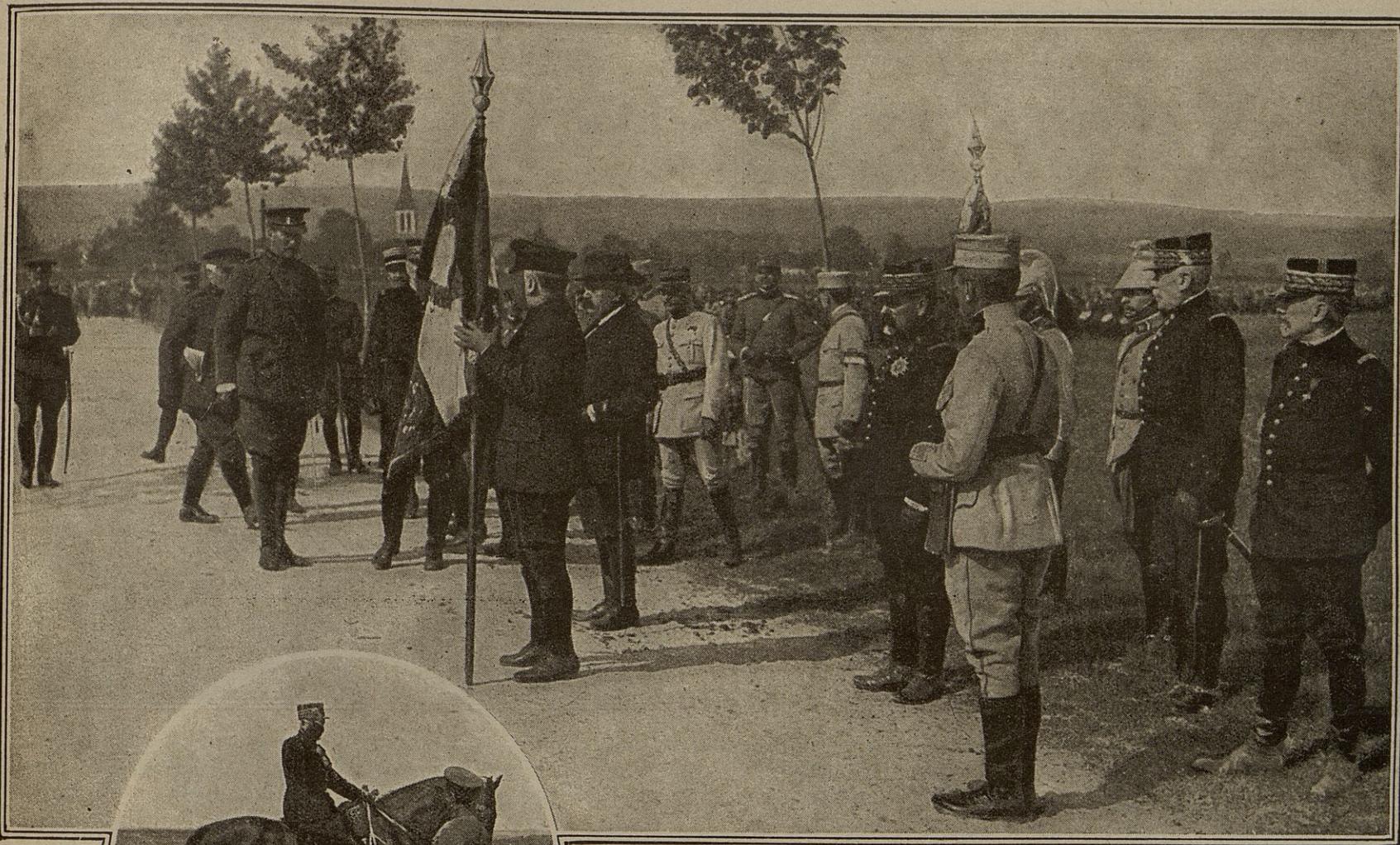
La vie dans les tranchées est excessivement pénible ; la tension perpétuelle, les préoccupations constantes de l'attaque, l'obligation de veiller toute la nuit rendent ce séjour très dur aux troupes de première ligne qui sont relevées fréquemment.

De jour on se repose dans des abris construits sous terre ; on laisse seulement des veilleurs ; de nuit, chacun est à son poste et prêt à la première alerte à répondre à l'attaque.

Les aménagements des tranchées ont été quelquefois, de la part de nos soldats, de véritables merveilles de défense et d'installation.

C'est là où le troupeau français affirme toute son ingéniosité.

SOLENNELLE REMISE DE DRAPEAUX

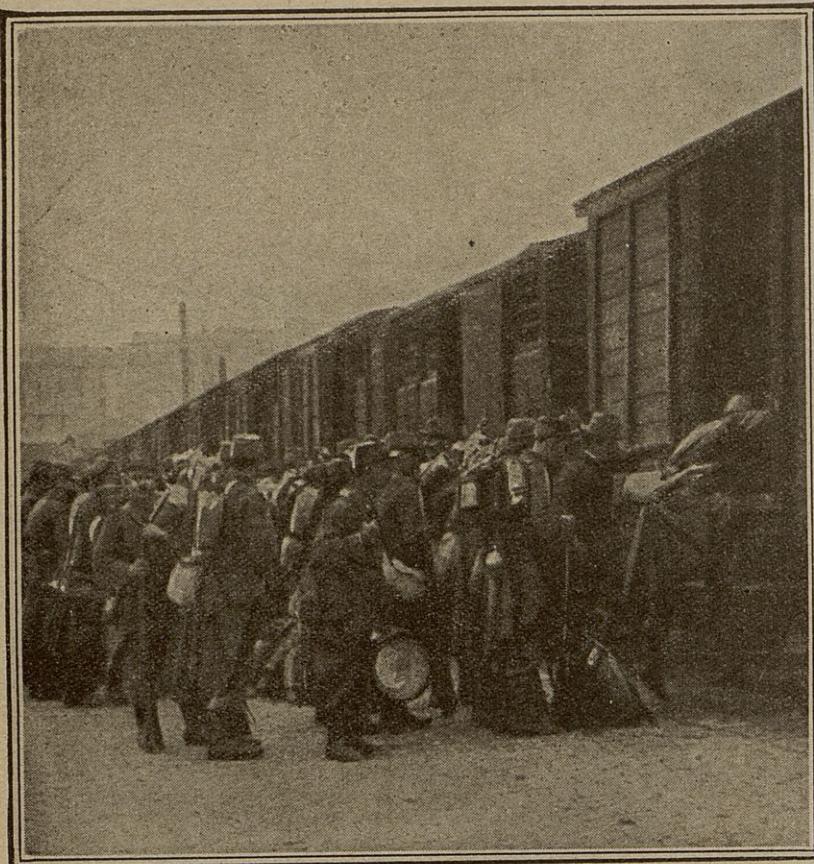


Dans la région de l'Aisne, le président de la République, en présence du roi des Belges, a remis des drapeaux à cinq régiments de formation nouvelle ; il a prononcé à cette occasion une vibrante allocution. Derrière M. Poincaré se tient le général Franchet d'Esperey, commandant d'une armée.

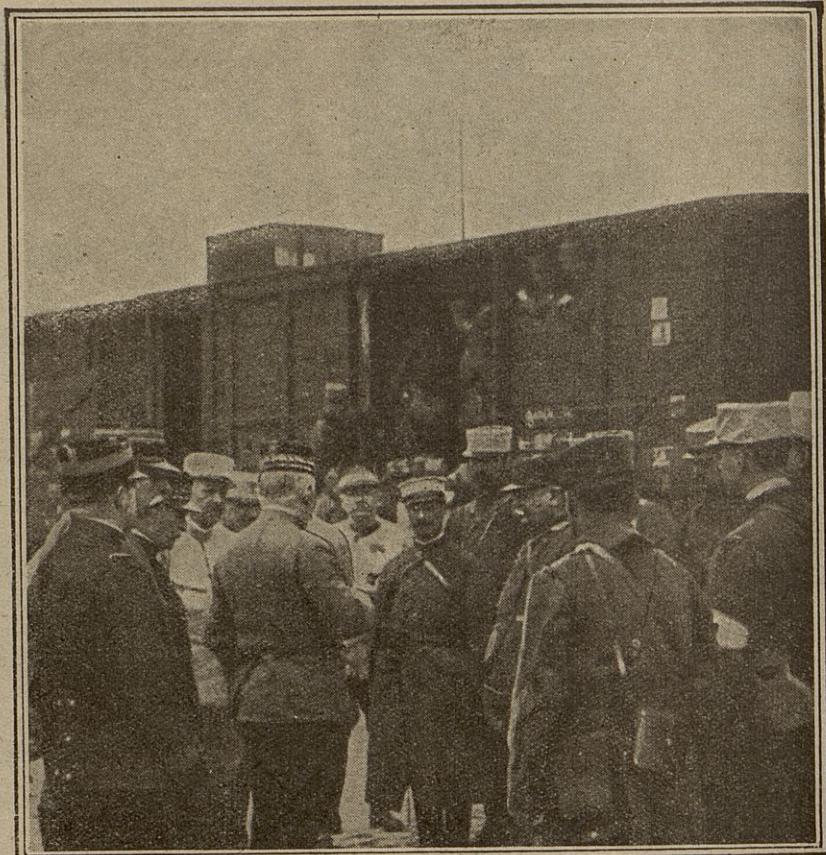


Les drapeaux ont été remis ; clairons et tambours ferment le ban ; le roi Albert, le président de la République, les attachés militaires étrangers saluent les nouveaux étendards ; minute d'intense émotion. Après un remarquable défilé des troupes, le roi des Belges s'est approché du général commandant le corps d'armée et l'a félicité vivement ; cette scène est représentée dans le médaillon.

UN DÉPART DE TERRITORIAUX



Après un entraînement sérieux le régiment de territoriale part pour le front ; les hommes montent allègrement dans les fourgons où des bancs ont été placés ; le voyage sera peut-être long, les wagons peu confortables ; bast ! on en verra bien d'autres !



Pendant que les hommes s'installent avec tout leur équipement, les officiers se sont groupés sur le quai ; les généraux viennent leur faire leurs adieux ; peu de recommandations, car ils savent que tous sont décidés aux suprêmes sacrifices.



Débarrassés du sac et du fusil, de « tout le fourbi », qu'ils ont placés dans les fourgons, les territoriaux attendent sur le quai le départ du train qui va les emporter vers la bataille. S'ils ont eu le cœur gros en quittant la famille et la maison où restera la nichée, aujourd'hui ils ne pensent qu'à chasser l'ennemi du sol de la patrie.

TRANSPORT RAPIDE ET SANS SECOUSSSES



Dans la forêt d'Argonne fonctionne un petit Decauville ; mais la locomotive a été remplacée par un cheval du train des équipages ; les petits wagons transportent rapidement les hommes et aussi les marmites de soupe chaude qui de l'arrière arrivent aux tranchées sans heurts trop préjudiciables au contenu.

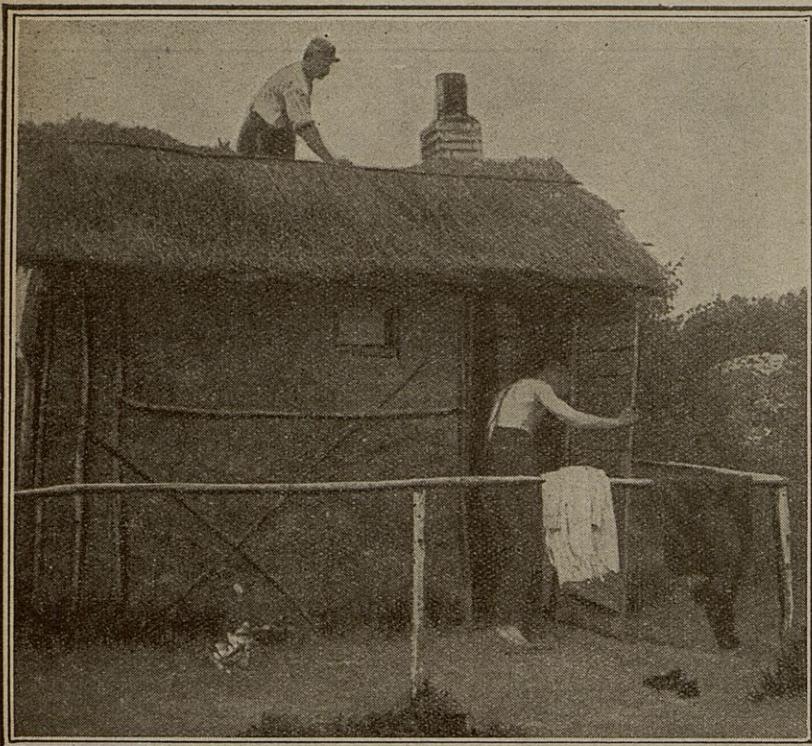
LES MARINS ANGLAIS MONTRENT AUX ALLEMANDS COMMENT ILS SAVENT MOURIR



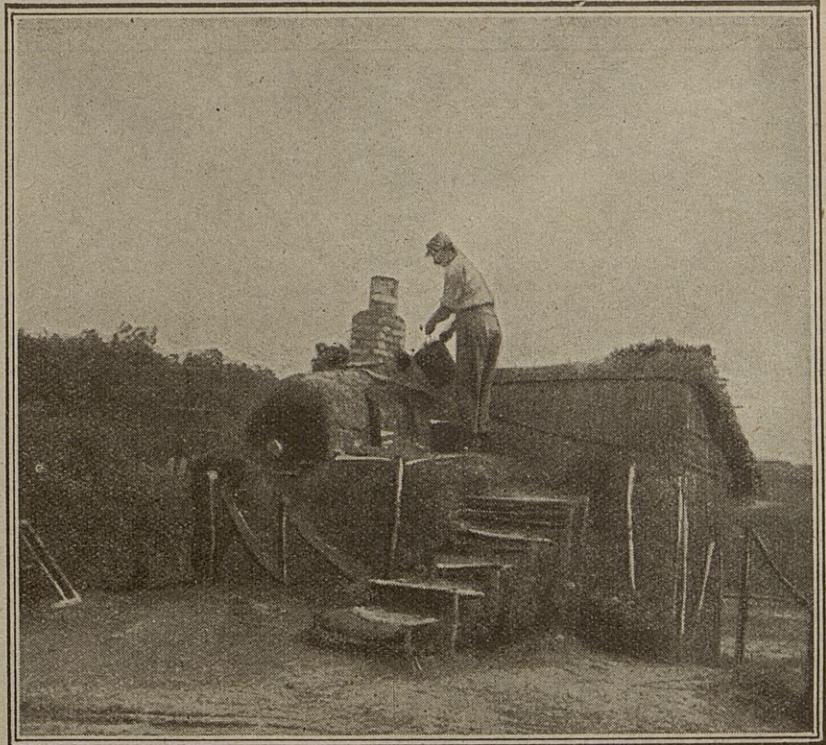
Dessin de LEVEN et LEMONIER

Le sous-marin anglais E-13, qui allait rejoindre la flotte russe dans la Baltique, s'échoua sur l'île danoise de Saltholm. Violant la neutralité du Danemark, deux destroyers allemands vinrent lâchement torpiller le sous-marin sans défense. Aussitôt, sur un bref commandement, tout l'équipage anglais monta sur le pont du sous-marin et, les bras croisés, fit face à l'ennemi ; ces héroïques marins auraient tous été massacrés si un torpilleur danois n'était venu s'interposer entre eux et les Allemands.

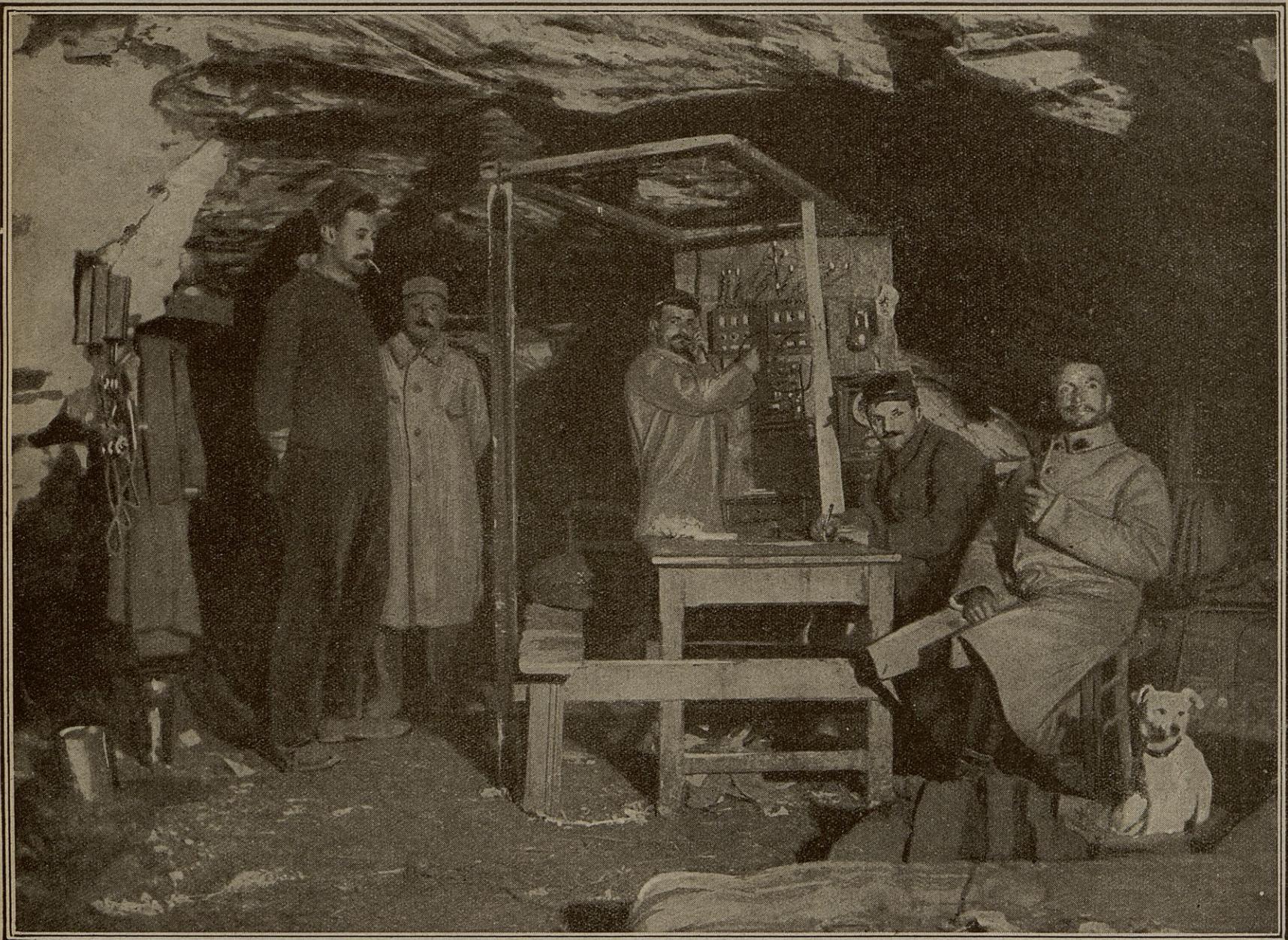
INSTALLATIONS PRÈS DU FRONT



Des bains-douches ont été organisés sur tout le front ; leur installation est sans doute rudimentaire mais elle est suffisante pour permettre à nos soldats de prendre, quand ils reviennent des tranchées, les soins de propreté et d'hygiène.



Pendant que les camarades sont sous l'appareil à douches, un soldat remplit par le haut du toit le récipient. C'est grâce à cette hygiène que nos armées ont été préservées de toute épidémie et que les permissionnaires ont rapporté des figures pleines de santé.



Tout près des premières lignes de tranchées le poste téléphonique a été installé dans un abri souterrain ; de là partent tous les renseignements, là viennent aboutir les ordres du commandement. On peut dire que sans la voir, les téléphonistes ont tous les échos de la bataille : ils peuvent en suivre les péripéties et partager les joies ou les angoisses de leurs camarades.

VILLAGE LORRAIN BOMBARDÉ



Pendant plusieurs jours le village de B..., en Meurthe-et-Moselle, a été bombardé par les Allemands et les obus ont fait leur œuvre de destruction. Voici l'aspect que présentait après la rafale la rue principale du village ; de pauvres meubles sauves des maisons incendiées jonchent le sol ; l'église n'a pas été épargnée.

DANS LES PLAINES DE LA VOËVRE



Une de nos mines a fait sauter la tranchée ennemie ; nos soldats se sont précipités pour occuper l'entonnoir formé par l'explosion ; le bouleversement de la tranchée est complet ; ses défenseurs ont été ensevelis sous les terres éboulées ; quelques cadavres, des objets d'équipement sont seulement visibles par endroits.



Dans les bois de la région de Saint-Mihiel des renardeaux ont été capturés ; c'est un sujet d'amusement pour nos soldats ; mais celui qui est chargé de leur garde et de leur nourriture a fort à faire, car le renard reste sauvage et la bête rusée et cruelle ne cherche que le moment de reprendre sa liberté.

NOTES

D'UN

Engagé volontaire de l'Aviation⁽¹⁾

(Suite et fin)

15 NOVEMBRE. — On m'a donné une mission de confiance. Je suis guetteur ! Je dois scruter l'horizon et signaler la venue des taubes et autres aviatiks au moyen d'une corne, nullement d'abondance, dans laquelle de nombreuses lèvres ont passé avant les miennes. Ce n'est pas drôle ! J'ai beau essayer de me comparer à Roland, à Roncevaux, je rappelle plutôt les rempailleurs de chaises. Hélas ! nul avion allemand n'apparaît. Le temps est abominable, mais la consigne est la consigne.

16 NOVEMBRE. — Nous assistons le soir à un combat d'artillerie féérique. La pluie, le vent font rage. Cette nuit tragique se prête à merveille à une lutte homérique qui se déroule au bois Mort-Mare. Nous voyons les trajectoires lumineuses, les points éclairants au moment de l'éclat des obus, les signaux pour diriger le tir. Le ciel semble embrasé. C'est un tableau digne d'un Gustave Doré. Nous sommes très près de ces éclairs et pourtant le vent contraire qui souffle par rafales nous empêche d'entendre le canon. Mais lorsqu'il tourne un instant, l'ouragan nous apporte le fracas épouvantable de toutes les pièces tirant des deux côtés. J'ai rarement assisté depuis le début de la guerre à un spectacle aussi angoissant. Lorsque nous rentrons l'aviateur danois J... nous traduit son enthousiasme :

« Demain matin, j'irai leur porter, sous forme de bombes et de fléchettes, nos remerciements pour la bonne soirée qu'ils nous ont fait passer ! »

19 NOVEMBRE. — Depuis deux jours, il fait un froid glacial, des observateurs ont eu un commencement de congestion en l'air, un pilote a dû descendre en hâte parce qu'il était engourdi. Et pourtant, un aviateur de la, véritable phénomène, a tenu l'air pendant sept heures hier, pendant cinq aujourd'hui.

C'est l'adjudant Q... qui une fois de plus s'est signalé. Voici d'ailleurs le tableau de ces deux journées fantastiques :

Hier : 1^o Réglage de tir, avec le lieutenant P... (1 h. 45, 1.900 mètres). La batterie sur laquelle est réglé le tir est si défilée que l'avion doit se tenir au-dessus d'elle bien que soumis au feu de l'artillerie ennemie.

2^o Reconnaissance de champ de bataille : front Chauvoncourt-Apremont (observateur lieutenant P...). Renseignements très précis. (2 h., 2.250 mètres).

3^o Lancement de projectiles (passager : mécanicien G...). Objectif : parc et casernes de Saint-Mihiel, occupés par l'ennemi. L'avion est longtemps soumis au feu violent de l'artillerie allemande. (1 h. 45, 2.200 mètres).

4^o Lancement de projectiles (passager : lieutenant B...). Objectif : baraquements ennemis dans la forêt d'Apremont (1 h. 30, 2.300 m.).

Total de la journée : 7 heures.

Aujourd'hui : 1^o Reconnaissance de positions de batteries (observateur : lieutenant P...). Deux positions ennemis sont reconnues et repérées (1 h. 30, 2.400 m.).

2^o Lancement de projectiles (passager : mécanicien G...) sur des batteries ennemis (1h. 30, 2.300 mètres).

3^o Réglage de tir et reconnaissance de positions de batteries (observateur : lieutenant P...). Au cours de ce vol, un aviatik qui se dispose à franchir nos lignes est immédiatement l'objet d'une poursuite. L'adjudant Q... fonce sur lui, le lieutenant P... tire 21 balles. L'Allemand s'enfuit en hâte et descend dans ses lignes (2 h., 1.400 mètres).

Total de la journée : 5 heures.

Il pourrait paraître qu'il ne s'agit là que d'un travail normal si ces différents vols n'avaient été exécutés alors que les rigueurs de la température ne permettent à la généralité des pilotes de ne tenir l'air que pendant deux heures environ dans la journée. Mais l'adjudant Q..., ayant reçu ces diverses missions du général commandant le ... corps et du général commandant l'artillerie a tenu à les remplir intégralement. Cet exploit lui vaut une citation à l'ordre des armées.

Le caporal J..., de nationalité danoise, et engagé pour la durée de la guerre, a fait preuve depuis le début de son séjour à Toul, d'un courage, d'un dévouement et d'une endurance au-dessus de tout éloge. Pilote d'un avion monoplace, il a été spécialement chargé de lancer des projectiles (obus explosifs et fléchettes) sur des convois ou des rassemblements qu'il doit chercher loin en arrière des lignes allemandes. Quel que soit le temps, il a accompli

sa mission à peu près tous les jours, effectuant, soit par le grand vent, soit par le grand froid, des vols d'une durée presque toujours supérieure à 1 heure 1/2, sous le feu de l'artillerie et de l'infanterie ennemis. Le feu, peu efficace au début, car il était exécuté par des canons de campagne, est devenu plus dangereux au bout de quelques jours.

Le 19 novembre, vers midi, le caporal J... a essayé à 2.400 mètres d'altitude un bombardement très violent et très précis. Un obus, tiré certainement par un canon vertical, a éclaté si près de son avion qu'un éclat a traversé l'aile droite en coupant une corde à piano et que deux balles de shrapnell se sont logées : l'une dans l'aile droite près du longeron, l'autre dans le fuselage à moins de vingt centimètres du corps du pilote. La secousse occasionnée à l'avion fut très forte et le fit presque chavirer. S'étant rendu compte qu'aucune partie de son appareil n'était endommagée, le caporal J... qui avait encore à bord son chargement de projectiles, continua sa route vers Thiaucourt, lança deux bombes sur un convoi situé aux abords de cette ville, mille balles Bon sur un ballon allemand et ne rentra à Toul que lorsque sa mission fut complètement terminée.

La présence dans la région de Thiaucourt d'un canon vertical allemand amené récemment est une preuve que les bombardements journaliers effectués par le caporal J... et le maréchal des logis V... ont dû être très efficaces. Le caporal J... a fait preuve au cours de son dernier vol d'un courage et d'un dévouement qui lui ont attiré l'admiration de tous ses camarades aviateurs.

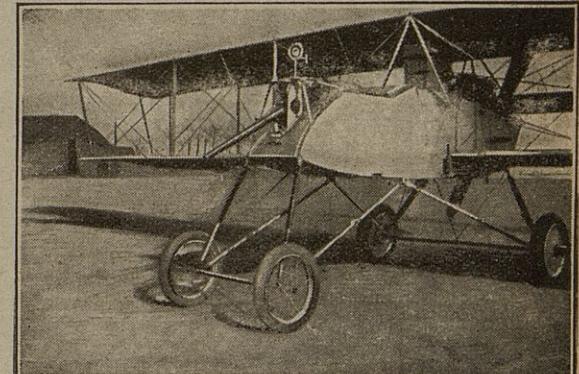
Cette prouesse a valu la médaille militaire à son auteur. La journée fut glorieuse pour le centre.

4 DÉCEMBRE. — J'apprends la mort de mon excellent ami Marc Pourpe. Le héros des raids d'Indochine et du Caire-Khartoum et retour n'est plus. Je ne puis croire à cette disparition ! Marc venait d'être cité à l'ordre du jour et faisait l'admiration de tous ceux qui le voyaient à l'œuvre. Le froid et la brume se sont coalisés pour avoir raison de ce pilote admirable, de ce phénomène d'énergie, de courage et d'honnêteté. Habituel aux climats coloniaux, il ne pouvait se faire aux rigueurs de l'hiver. Il me l'écrivait deux jours avant la chute fatale. Il est parti faire une reconnaissance par un temps épouvantable qui avait empêché tous les autres pilotes de sortir. Mais lui, rien ne l'arrêtait. A 1.200 mètres, il est

très écartés en hauteur. Grâce à ce stratagème, notre aviatik put passer chez vous sans être inquiété ».

10 DÉCEMBRE. — Le sous-lieutenant P... vient d'arriver parmi nous comme observateur. Maréchal des logis au début de la guerre, il a gagné dans les chasseurs à cheval des galons, des ordres du jour et la Légion d'honneur. Lorsqu'il fut décoré, il fut invité à déjeuner par le général commandant son armée.

Il a connu des dangers. Il était en garnison à Lunéville au début de la guerre. Il a fait tout le



AVION MILITAIRE DE CHASSE

front jusqu'en Belgique. Ses aventures sont fantastiques, elles rappellent par de nombreux côtés celles de D'Artagnan. Petit, vif, trépidant, alerte, et... méri dional, il donne l'impression d'un diable qui sort d'une boîte.

Ainsi, un jour, son commandant est blessé et fait prisonnier. Au hasard d'une patrouille, le sous-lieutenant P... approche du village occupé par les Allemands, où se trouve à l'ambulance l'officier français. Le chasseur n'hésite pas, il n'a que son ordonnance avec lui : il décide d'aller faire une visite à son commandant. Sans même se cacher, il entre dans la localité, des Français lui indiquent l'ambulance mais le conjoint de s'éloigner en hâte. Rien ne peut modifier sa résolution. Il va au chevet du blessé. L'ordonnance — tué par la suite — garde le cheval dans la cour. Un quart d'heure après P... descend et repart. Des cyclistes allemands prévenus surgissent, lui font la chasse et tirent : aucun projectile n'atteint les deux cavaliers qui rentrent à leur régiment et racontent l'incident. Tout le monde rit, personne ne veut les croire.

Le soir, contre-attaque, nous prenons le village, les blessés n'ont pu être emportés tant était grande la déroute allemande. Nous retrouvons le commandant. Chacun épie le visage des deux héros croyant y voir de la déconvenue, leur bluff allant être découvert.

Mais les premières paroles de l'officier sont les suivantes :

— Je suis bien content d'être à nouveau parmi vous. Ce matin, j'ai eu de vos nouvelles par le sous-lieutenant P... qui est venu passer un quart d'heure auprès de mon lit. Dites-moi s'il s'est échappé sans être tué, car j'ai entendu une terrible fusillade après son départ.

Les rieurs devinrent admirateurs !

13 DÉCEMBRE. — Un renseignement venant de source sûre annonce qu'un état-major allemand est cantonné dans le château de Il s'agit d'aller protester à notre manière.

Il fait un froid très vif et un vent violent. Le sergent B... part avec quatre bombes dont une de dix kilos de mélinite. Le voyage dure 2 heures 10. Au retour, il a fallu 15 minutes debout pour faire les neuf kilomètres séparant Pagny de Pont-à-Mousson. Tout le temps, après le passage des lignes françaises, l'appareil sert de cible aux canons ennemis. Tel le Petit Poucet avec ses cailloux, les flocons blancs qui le suivent indiquent à B... la route du retour. Arrivé sur Pagny, il avise plusieurs trains dans la gare. Vite la bombe de 10 kilos. Fracas, flammes et le vol continue. Le château est au-dessous du monoplan : une bombe. Elle touche la maison voisine où elle creuse un trou béant. C'est à refaire : le troisième obus atteint son but. Des flammes s'échappent encore. Quant au quatrième, il est déposé sur une grange importante qui doit abriter des troupes. En revenant, B... aperçoit les résultats de sa bombe de 10 kilos : l'incendie a fait des ravages, la fumée qui s'élève entoure l'appareil et provoque des remous. Un train a été coupé en deux, chaque tronçon est la proie du feu.

Je termine ici ma première série de souvenirs. Quoique dans le service de l'aviation, j'ai eu le plaisir de fréquenter des représentants de toutes les autres armes et de moissonner ainsi une ample récolte de faits héroïques et dramatiques. J'ai été heureux de m'effacer devant toute cette gloire.

JACQUES MORTANE



L'AVIATEUR MARC POURPE TUÉ À L'ENNEMI

sorti des nuages, déséquilibré complètement, il a glissé sur l'aile et un commencement de congestion l'a empêché de se rétablir.

6 DÉCEMBRE. — Un important convoi de prisonniers allemands passe. Parmi eux, nombreux sont ceux qui se sont rendus et se déclarent enchantés d'être maintenant tranquilles. Plusieurs nous donnent des renseignements sur ce qui se passe de leur côté.

Comme nous parlons aviation, mon interlocuteur vraiment loquace m'apprend une ruse assez ingénue :

— Pour détourner l'attention des Français au passage de nos avions, notre artillerie, de connivence avec le pilote, a ouvert un feu formidable contre lui. Les obus étaient bien en direction, mais

(1) Voir les numéros 43, 44, 45 et 46 du Pays de France.

UN GROUPE SYMBOLIQUE



Les bras chargés de fleurs, les petites Alsaciennes étaient venues à Saint-Amarin pour fêter la visite du président de la République : on les a photographiées dans les plis tricolores du drapeau que tient un soldat, et c'est là le symbole de cette guerre qui rendra à la France les provinces qui lui furent arrachées.



CHAPITRE ONZIÈME

La compagnie était cernée ; entraînés par l'ardeur de leurs hommes, les officiers avaient perdu la liaison avec le reste du bataillon qui, refoulé par un torrent de fer, avait dû regagner sa ligne d'attaque...

La 3^{me}, qui menait la charge au milieu du bois Verdier, avait continué le mouvement sans se préoccuper de ce qui se passait à sa droite, si bien que lorsque là-bas, bien en arrière, elle vit les fusées-signaux strier la nuit, le chemin de retraite était coupé...

Les Boches, sans pouvoir repérer exactement nos poilus, les sentaient là, tapis dans les fourrés de ce maudit bois que les deux partis se disputaient si âprement depuis près de trois mois...

Au jour, on serait attaqué en force et, dame, en se comptant, officiers et soldats, on arrivait à cent cinquante hommes, de ceux capables de donner un effort sérieux...

Les autres étaient ou fourbus ou blessés, tout au plus bons à entraver l'action à laquelle il fallait se préparer...

— Ce qu'il faudrait, avait déclaré le lieutenant qui commandait en l'absence du capitaine, tombé au cours de la charge, ce serait de rétablir la liaison avec le bataillon.... Mais voilà...

Et son bras balayait l'espace, indiquant l'ombre ou grouillaient les Boches par centaines, attendant le moment de se jeter à la curée...

Plusieurs officiers se proposèrent, sans avoir la chance d'être choisis ; ce n'est pas en un pareil moment qu'un chef a le droit de sacrifier un gradé.

Et, en vérité, c'était bien de sacrifice qu'il s'agissait là ; car pour se glisser à travers les lignes allemandes, — si serrées qu'un mulot n'y aurait certainement pas passé, — il fallait avoir perdu l'esprit...

Les hommes, tout en maniant activement les pelles et les pioches pour construire des retranchements hâtifs — car l'attaque était inévitable, — bavardaient ; la situation ne leur paraissait guère belle et ils enrageaient à la pensée de se faire pincer aussi bêtement, comme des rats au piège...

— Dés rats qui leur montreront qu'ils ont des dents, grogne un poilu...

— On y laissera plutôt sa peau, articula un autre ; mais pour se rendre, il est moins cinq...

— Dommage tout d'même, plaisanta un troisième, que j'aie pas mon aéro d'poche ; c' qu'on aurait été prév'nir les soixante-quinze... là, sur not'r droite.

— ... ou encore la cavalerie... A pied, les dragons, ça fait encor' de bonn' besogne...

Et le caporal Biquet demanda en riant :

— Eh ben, toi, l'gosse... t'as pas un aéro sur toi ?

Chuchuniou qui jouait de la pelle avec un bel entraînement, mais dont les pensées, comme toujours, étaient loin de là, demanda, pareil à un dormeur éveillé en sursaut :

— Pour porter une lettr' pressée au bataillon, répliqua, gouailleur, le caporal.

Et un autre d'ajouter, continuant la blague :

— Des fois qu'tu s'rás facteur dans ton pays, tu pourrais t'en charger !

Et les autres poursuivirent leur conversation, maugréant contre l'impossibilité qu'il y avait à rétablir la liaison avec le bataillon.

— Sûr qu'on pourrait s'en sortir, déclara gravement le caporal, si on était aidé ; mais là, tout seuls, va t'en voir s'ils viennent, Jean...

Alors, Chuchuniou, prompt à la riposte, car il avait l'esprit vif, s'écria :

— Eh ! bien, j'y vais, je m'appelle Jean...

Les autres suspendirent le jeu de leurs outils et appuyés sur le manche des pelles et des pioches, demandèrent :

— T'es pas maboul, dis, l'enfant ?...

Mais Chuchuniou, qui avait son idée, se contenta de demander :

— Où est le chef ?...

— T'es marteau ! que j'te dis ! insista le caporal.

— Où est le chef ? répéta le jeune garçon.

— Après tout, t'es libre, tu peux aller à droite ou à gauche... t'es ton maître... Va donc, mon garçon : c'est toujours tout droit, en suivant ce sentier là... une hutte de charbonnier... ; c'est là le poste de commandement... et bonne ballade...

Chuchuniou avait filé rondement, suivant l'itinéraire qui venait de lui être indiqué ; une idée supérieure à tout raisonnement le poussait à cette chose

déraisonnable, — à ce qu'affirmaient les autres, — des poilus, cependant, et qui ne renâclaient devant aucune besogne.

Lui, il estimait ça tout naturel de reconnaître par un petit effort, l'hospitalité que ces braves garçons lui avaient offerte depuis près de six semaines.

De quoi s'agissait-il en effet ? de se glisser à travers les bois pour porter un avis aux camarades, en se défilant le plus possible de la surveillance des Boches...

Mais quoi ? les bois, ça le connaissait !... depuis sa plus tendre enfance il roulaient par les sentiers et les futaies, et depuis deux ans n'était-il pas accoutumé à se couler sous les branches, à travers les plus épais, massifs, sans éveiller l'attention de celle aux pas de laquelle il s'attachait si ardemment...

Oui..., oui... il réussirait, il en avait la conviction ; et c'était cette conviction que maintenant, debout dans le poste de commandement, il cherchait à faire passer dans l'esprit du lieutenant...

Celui-là était un vieil homme qui avait gagné ses grades aux tirailleurs, dans les campagnes coloniales ; sorti du rang, il avait l'âme simple des enfants du peuple et ce gamin, tout de suite, si débrouillard et si crâne, l'avait intéressé, quand les harsards l'avaient fait tomber comme du ciel dans les rangs de la compagnie.

A plusieurs reprises, il avait tenté de l'éloigner à l'arrière sous les prétextes les plus divers ; mais toujours ce jeune garçon avait trouvé moyen de se défaire pour se trouver là au moment du « travail ».

Comme dernier argument, Chuchuniou trouva cette phrase simple :

— Et puis, moi, mon lieutenant, je suis seul... Un gamin comme moi, ça n'a pas de femme, pas d'enfants... qui attendent là-bas... Enfin, la mort, vous savez, ça ne me fait pas peur..., au contraire...

Ces deux derniers mots lui avaient pour ainsi dire échappé ; presque malgré lui, il les avait prononcés si bas que c'est à peine si l'officier les avait entendus.

est-ce que ce n'est pas pitié !... Non, ce qu'il me faut c'est un gars à tous poils comme j'en ai connus dans ton pays, qui font la nique à la mort en rigolant !... Celui-là passera, parce qu'il faut passer, et se défilera des balles au lieu de courir au-devant... Celui-là est un vrai Français qui mérite de se battre à nos côtés...

— Mon lieutenant, supplia Chuchuniou, je suis celui-là !... je vous jure que je passerai... et que si je dois mourir, ce ne sera qu'après avoir exécuté la consigne que j'aurai reçue de vous... Mon lieutenant, croyez moi ! ayez confiance... je n'ai jamais menti... Les bois, les sentiers, les taillis, les ravins, ça me connaît...

Il ajouta à voix basse, mais combien âprement suppliante :

— Les hommes ont dit comme ça qu'on était fichu si les autres n'étaient pas prévenus... Ils méritent mieux que d'être pris au piège comme des renards !... Voyez, mon lieutenant, laissez-moi partir !... à cause d'eux !...

Il ajouta, sa tête dure de Breton caressée par un vent de révolte :

— Et puis, d'ailleurs, je suis mon maître... je n'appartiens pas à la compagnie... J'ai le droit d'aller où bon me plaît...

— C'est vrai que tu n'es pas incorporé, répliqua l'officier qu'amusaît cette rébellion, mais j'ai le droit moi, d'arrêter quiconque traverse mon secteur !...

Cet argument toucha Chuchuniou qui se tut, les yeux attachés sur l'officier avec une expression de supplication vraiment touchante...

— Soit, fit le lieutenant, pars donc... Mais auparavant, viens ici...

Il pointa son index sur la carte qu'il avait souplement déployée devant lui.

— Regarde bien : voici où tu vas... C'est là que se trouvent les renforts, et maintenant par ici est le chemin que tu dois prendre ; ce sentier d'abord... puis le lit de ce ruisseau et, la clairière traversée, cette route qui aboutit au village où sont cantonnées les troupes... Tu as compris ?...

— Oui, mon lieutenant...

— Tu expliquerás notre situation et tu diras que nous ferons l'impossible pour tenir jusqu'à l'aube...

— Bien, mon lieutenant, fit Chuchuniou en tournant les talons...

Mais l'officier le saisit par le bras et l'attira à lui, le serra sur sa poitrine, en disant :

— Surtout, reviens !...

— Parole de Breton, mon lieutenant ; si c'est possible, je reviendrai !...

Et il se coula hors du poste de commandement...

Tout de suite il se lança dans l'ombre des futaies, dépassa la ceinture de sentinelles dont la compagnie se protégeait contre une surprise probable et, avec l'instinct du braconnier, prit le chemin qui venait de lui être indiqué.

Les paroles du lieutenant lui sonnaient aux oreilles comme une fanfare ; et il ne pensait en ce moment qu'à une chose : réussir dans la tâche qui lui était confiée !... avoir l'honneur de sauver la vie de tous ces braves dont il partageait la périlleuse existence depuis des semaines et qui tous s'étaient ingénier à le protéger tout en lui enseignant son devoir.

Bien loin de lui, pour l'instant, le souvenir de celle qu'il aimait ; et cependant n'était-ce pas ses traits, à elle, qu'empruntait cette vision ardente de femme guerrière qui cheminait devant lui, au milieu de l'obscurité, l'entraînant au-devant des périls qui lui barraient la route.

Pendant longtemps, il avait marché dans le lit d'un ruisseau qui serpentait sous les hautes fougères ; puis il arriva à la lisière du bois, non loin de la route, dont lui avait parlé le lieutenant.

Un moment, il examina la plaine, couché à terre, le menton sur les paumes des mains, les regards battant l'espace désert et silencieux qui s'étendait devant lui jusqu'au village dont les toits apparaissaient tout là-bas, vernis par la clarté blanche de la lune.

Tout lui paraissait calme ; il se coula vers la route et cheminait dans le fossé qui la bordait, pour offrir à l'ennemi embusqué une cible moins tentante, il se dirigea vers le village.

Quelques coups de feu crevaient de temps en temps le silence, des balles lui sifflaient aux oreilles ; mais aussi calme qu'un poilu, il se laissait chaque fois tomber à terre ; puis, quand il pensait avoir donné le change à l'ennemi, il se coulait à plat ventre durant quelques mètres et se redressait ensuite, il reprenait sa course.

(A suivre).



Cependant, considérant le jeune garçon d'un regard attentif, il lui trouva dans la physionomie quelque chose d'étrange ; le prenant par l'oreille, il lui dit avec une bougonnerie paternelle :

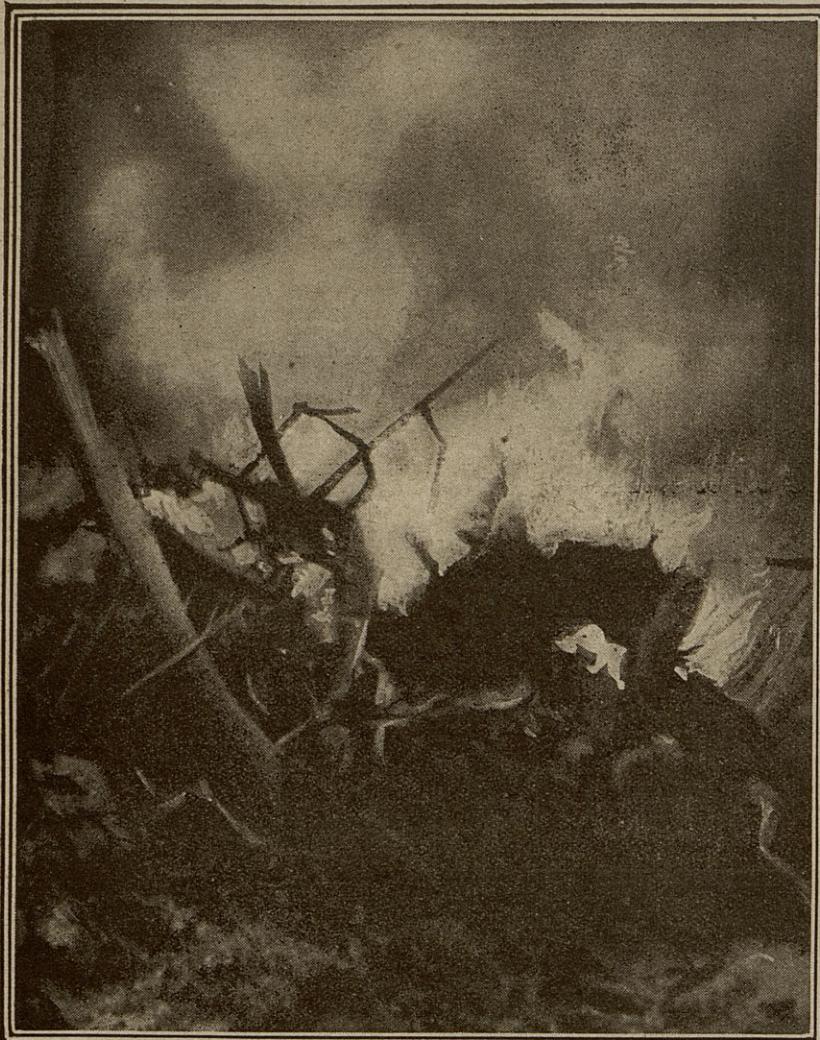
— Quoi ! à ton âge... avoir assez de la vie !... tu es fou !...

Chuchuniou, pour toute réponse, secoua les épaules en détournant la tête.

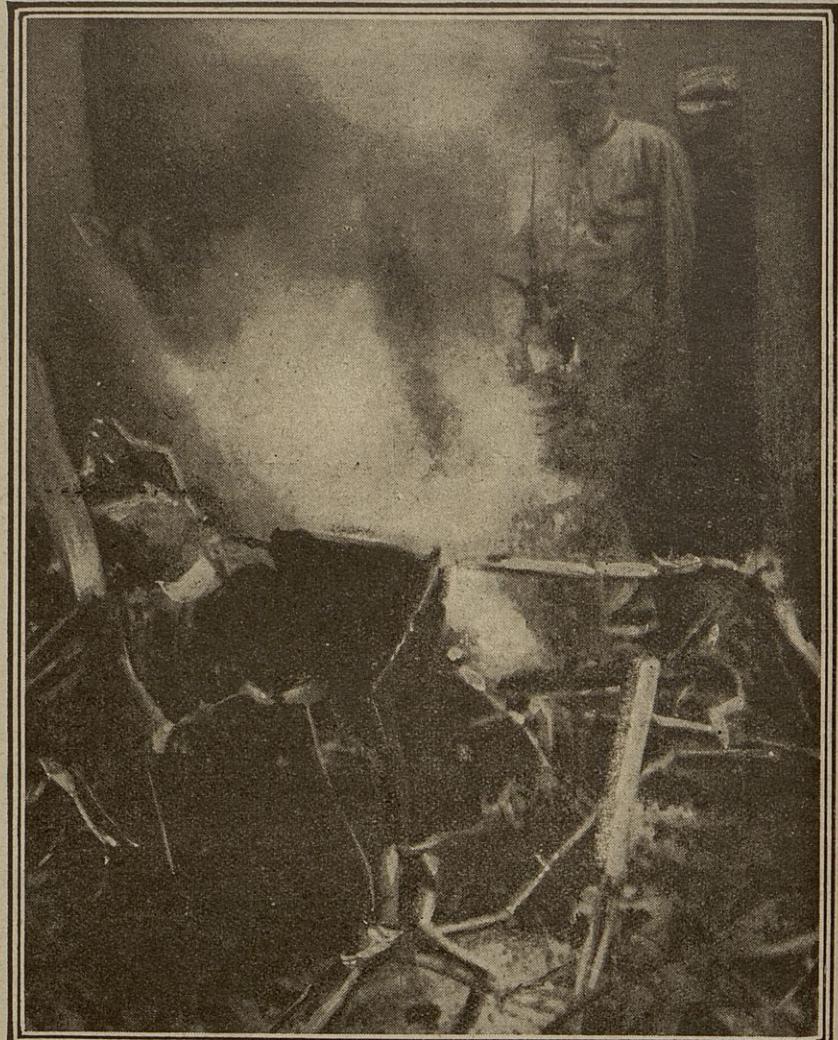
Alors, le lieutenant, sévèrement, déclara :

— Et tu crois que je vais confier le sort de mes poilus à un gosse qui rêve de mourir !... A ton âge,

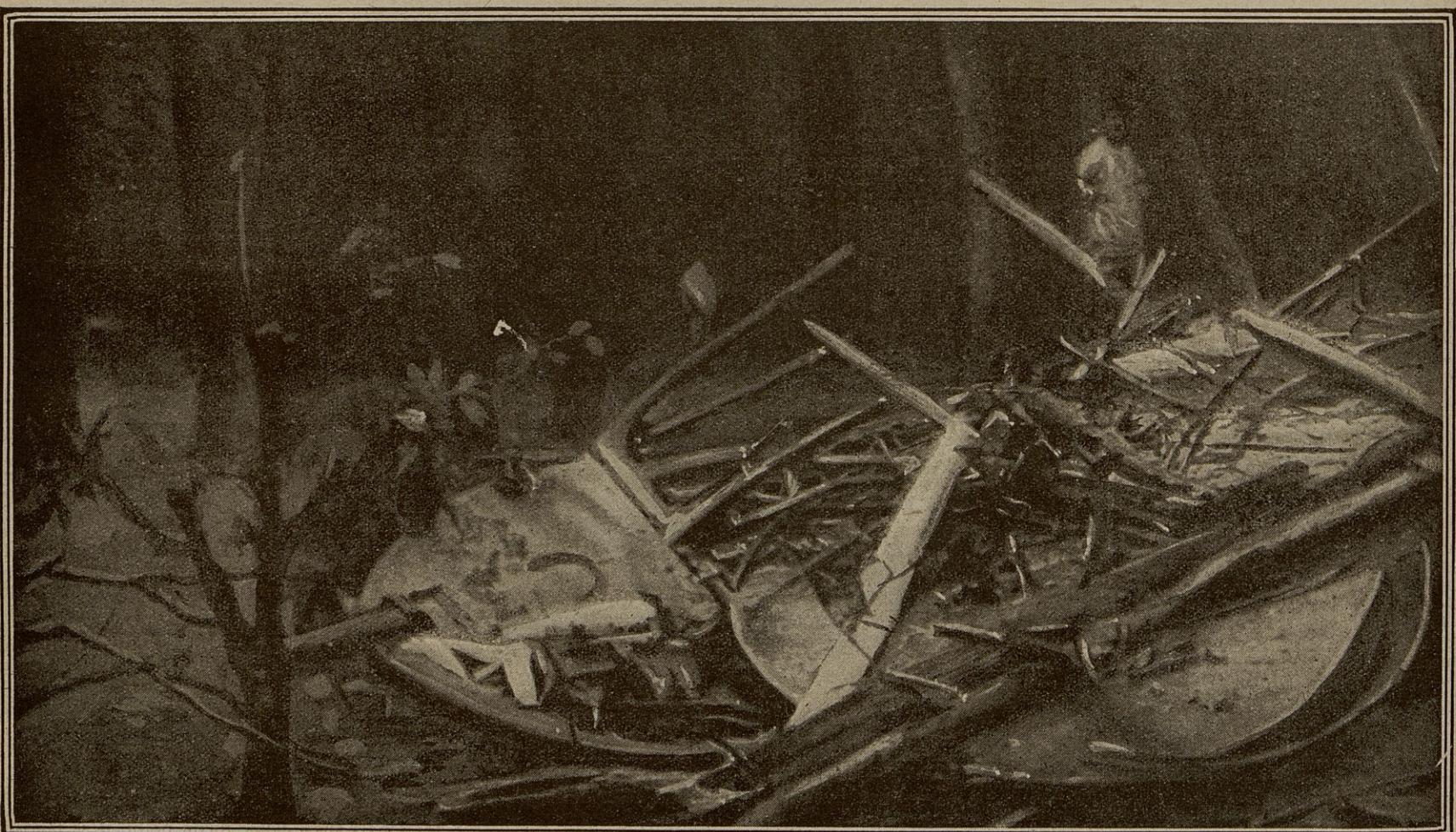
LA FIN DE L'AVIATIK QUI VENAIT SUR PARIS



L'avion allemand s'écrasa sur le sol en fauchant les arbres de la forêt ; une flamme jaillit ; puis les cartouches de la mitrailleuse, la bombe de l'aviateur et le réservoir d'essence éclatèrent coup sur coup.



Lorsque les flammes eurent diminué d'intensité, on se précipita vers l'appareil ; sous ses débris informes on trouva carbonisé le cadavre de l'aviateur allemand, le lieutenant de Baler, fils d'un général wurtembergeois.



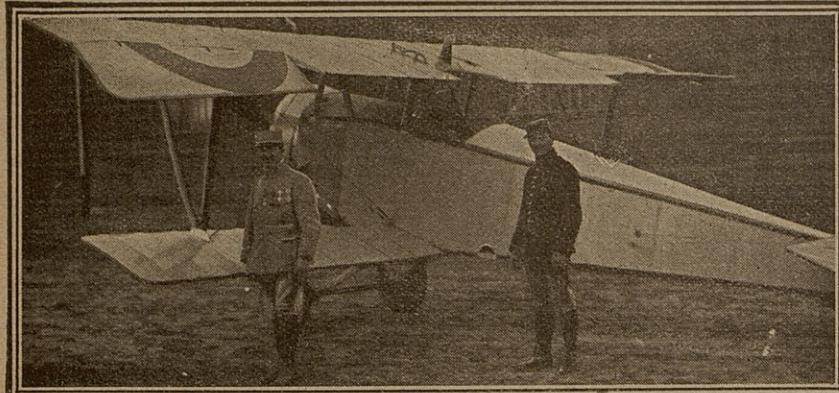
L'un des six aviatiks qui essayèrent, le 28 août, de venir sur Paris, fut pris en chasse par le capitaine B...., commandant d'une escadrille ; après une poursuite émouvante, l'aviateur français parvint à survoler son adversaire et à le mitrailler ; l'avion allemand tomba dans la forêt d'Hallate, près de Senlis, où il prit feu. Voici la photographie des débris de l'appareil ; on aperçoit les premiers chiffres de son numéro C. 311-15-1075.

PRISONNIER BOCHE ET SON GARDIEN

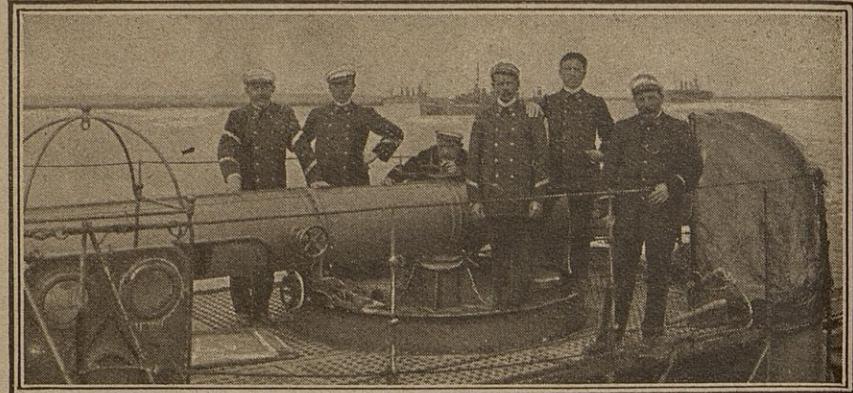


Avec ses lunettes, son front têtu et ses larges oreilles ce prisonnier allemand paraît bien le produit-type de la kultur allemande ; long et maigre, il contraste étrangement avec son gardien, un brave fils de France, trapu, carré, à la figure franche et énergique. Celui-ci ne connaît sans doute ni Kant ni Hegel ; mais on peut être certain qu'on n'aura pas d'atrocités à lui reprocher.

HÉROS DE L'AIR ET DE LA MER



Le populaire aviateur Pégoud qui vient d'être tué à l'ennemi.



Le torpilleur français qui a coulé un destroyer allemand.

SUR LE FRONT RUSSE

En dépit de tous leurs désirs et de tous leurs efforts, les Allemands n'arrivent point à cette bataille décisive qu'ils voudraient livrer aux Russes ; ceux-ci, non seulement continuent leur retraite suivant le plan général du grand-duc Nicolas, mais encore, aux deux autres extrémités du front, en Livonie et en Galicie, ils ont mis en échec les forces allemandes.

L'armée de von Below devait attaquer Riga par le sud, alors que celle de von Eichorn se dirigeait vers Vilna. La première fut d'abord contenue par nos alliés sur la rivière Missa, tandis qu'une partie de ses effectifs qui avait réussi à franchir la Duna, au nord-ouest de Friedrichstadt était rejetée, avec de grosses pertes, sur l'autre rive de la rivière ; cette armée continua ses attaques acharnées les 28 et 29 août contre Friedrichstadt ; elle fut constamment repoussée.

Les Russes prononçaient une vigoureuse contre-attaque entre le flanc droit de l'armée de von Below et le flanc gauche de l'armée de von Eichorn et Hindenburg devait venir au secours de ses lieutenants. Si la manœuvre russe réussissait, c'était l'arrêt de la marche allemande vers le nord.

Au sud de l'immense front, en Galicie, nos alliés remportaient, le 30 août, un important succès. Les armées de Linsingen, de von Bothmer et de Pflanzer, après une accalmie prolongée, passèrent à l'offensive

les 29 et 30 août. Dans les régions de Pomarzany et de Zborow, ainsi que sur le front de la rivière Strypa, entre les lignes de chemin de fer conduisant vers Tarnopol et Szertkow, les Austro-Allemands prononcèrent de violentes attaques, qui furent toutes repoussées. Passant à leur tour à l'offensive, les Russes tombèrent sur l'armée du général Pflanzer et lui infligèrent un grave échec ; ils lui enlevèrent trente canons, vingt-quatre mitrailleuses et sept mille prisonniers ; le nombre des morts fut considérable.

Mais au centre de la ligne de front, l'avance allemande se poursuivait, lentement il est vrai ; car les fortes arrière-gardes des armées russes contiennent inlassablement l'ennemi. Les forts ouest de Grodno tombaient aux mains des Allemands ; ils n'étaient guère défendus ; dans l'un il y avait 120 hommes, dans l'autre 150 ; toutes les forces russes passaient sur la rive droite du Niemen. L'armée de von Gallwitz occupait Bielostock et dépassait les lisières nord de la forêt de Bielovieja.

Il semble donc que c'est vers le nord que l'effort allemand va se porter, entre Riga et Vilna ; les Russes ont concentré de grandes forces dans cette région et il a été annoncé de Petrograd que là se livrerait une grande bataille. Les munitions et les armes arrivent à nos alliés. Cependant il serait teméraire de pronostiquer une action décisive sur la Duna ; la retraite a réussi jusqu'à présent à nos alliés qui ont conservé leurs armées.

Il faudrait donc que le grand-duc Nicolas fut bien certain de la victoire pour livrer maintenant la bataille décisive.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 46 a été décernée, par le Jury du PAYS DE FRANCE, au document paru dans le bas de la page 8 de ce fascicule et représentant une "Tranchée allemande après l'explosion d'une mine".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

CONCOURS DE « L'ART A LA GUERRE » Doté de 100 Prix

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, le PAYS DE FRANCE organise un Concours et une Exposition d'Objets fabriqués par les « Poilus ». Ceux-ci pourront, par la lecture du règlement de ce concours, se rendre compte des avantages qui leur sont offerts et qui peuvent se résumer de la façon suivante :

- 1^o Possibilité de gagner un prix important ;
- 2^o Faculté de conserver l'objet exposé, ou de le vendre, ou d'en faire don au Musée de l'Armée ;
- 3^o Participation pour tous les exposants aux bénéfices réalisés sur les droits d'entrée à l'exposition.

RÈGLEMENT

ARTICLE PREMIER. — Il est créé entre les militaires de tous grades actuellement mobilisés, un concours dénommé « L'ART A LA GUERRE » et dont le but est de récompenser ceux des objets fabriqués par les « Poilus » qui révéleront à la fois le plus d'originalité dans la conception, d'ingéniosité et de goût dans l'exécution.

ART. II. — Les militaires désireux de participer à ce concours devront s'inscrire par une lettre indiquant le nombre d'objets qu'ils ont l'intention d'exposer et adressée au PAYS DE FRANCE qui leur fera parvenir, par retour du courrier, le présent règlement et une fiche de renseignements par objet à exposer. Chaque fiche devra être remplie et envoyée au PAYS DE FRANCE avec l'objet présenté au concours avant le 10 octobre, dernier délai. Elle mentionnera : 1^o Le nom et l'adresse postale du militaire ; 2^o La désignation aussi complète que possible de l'objet envoyé ; 3^o Le prix auquel le militaire serait désireux de vendre l'objet après le concours, ou bien l'indication de son refus de mettre en vente, ou bien encore son intention d'en faire don au Musée de l'Armée ; 4^o Le nom et l'adresse d'une personne que l'exposant autorise éventuellement à retirer l'objet exposé, et s'il y a lieu, le prix obtenu au concours.

Tous les objets présentés au concours devront porter une étiquette indiquant le nom et l'adresse du concurrent.

Les fiches et les objets qui parviendraient au PAYS DE FRANCE entre le 11 et le 14 octobre ne seront admis qu'autant qu'ils porteront un cachet postal antérieur à la date du 11 octobre.

ART. III. — Tous les objets envoyés dans les conditions ci-dessus indiquées seront présentés au public au cours d'une exposition qui se tiendra à Paris à partir du 15 octobre 1915 et sera close le 14 novembre suivant.

C'est entre ces deux dates que se réunira le Jury chargé de classer les objets envoyés au concours et que sera proclamée la liste des lauréats qui

fera en outre l'objet d'une publication dans le PAYS DE FRANCE.

ART. IV. — Les prix décernés seront au nombre de cent dont la liste sera publiée dans le PAYS DE FRANCE.

La Direction du PAYS DE FRANCE se réserve le droit de remplacer ceux des prix portés sur la liste qui ne lui seraient pas livrés en temps voulu par d'autres prix de même valeur.

ART. V. — L'envoi des prix à leurs titulaires commencera dès la fermeture de l'exposition. En même temps seront retournés à leurs auteurs tous les objets exposés, à l'exception de ceux destinés au Musée de l'Armée et de ceux dont la vente aura été autorisée et qui auront trouvé un acquéreur. Dans ce dernier cas, la somme versée par l'acheteur aura été adressée à l'exposant et à ses frais dès le versement des fonds.

ART. VI. — Le Jury se composera de cinq ou sept membres.

Ce Jury délibérera sur l'attribution des prix ainsi que sur les contestations que cette attribution pourrait provoquer. Lorsqu'il aura classé deux ou plusieurs concurrents *ex æquo*, il aura la faculté de les départager par voie de tirage au sort, aucun prix ne devant être fractionné. Ses décisions seront sans appel.

ART. VII. — L'exposition des objets présentés au concours étant payante, le produit des entrées, déduction faite des frais de l'exposition, sera également réparti entre tous les concurrents, chacun d'eux n'ayant droit qu'à une part quel que soit le nombre d'objets exposés par lui. Les frais de transport des objets exposés seront à la charge des exposants.

ART. VIII. — La Direction du PAYS DE FRANCE se réserve le droit de refuser l'admission au concours et à l'exposition. Elle se verra en outre dans l'obligation d'exclure du concours tout objet dont la censure interdirait l'exposition.

ART. IX. — Le fait de participer au concours implique pour les concurrents l'acceptation de toutes les clauses du présent règlement.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



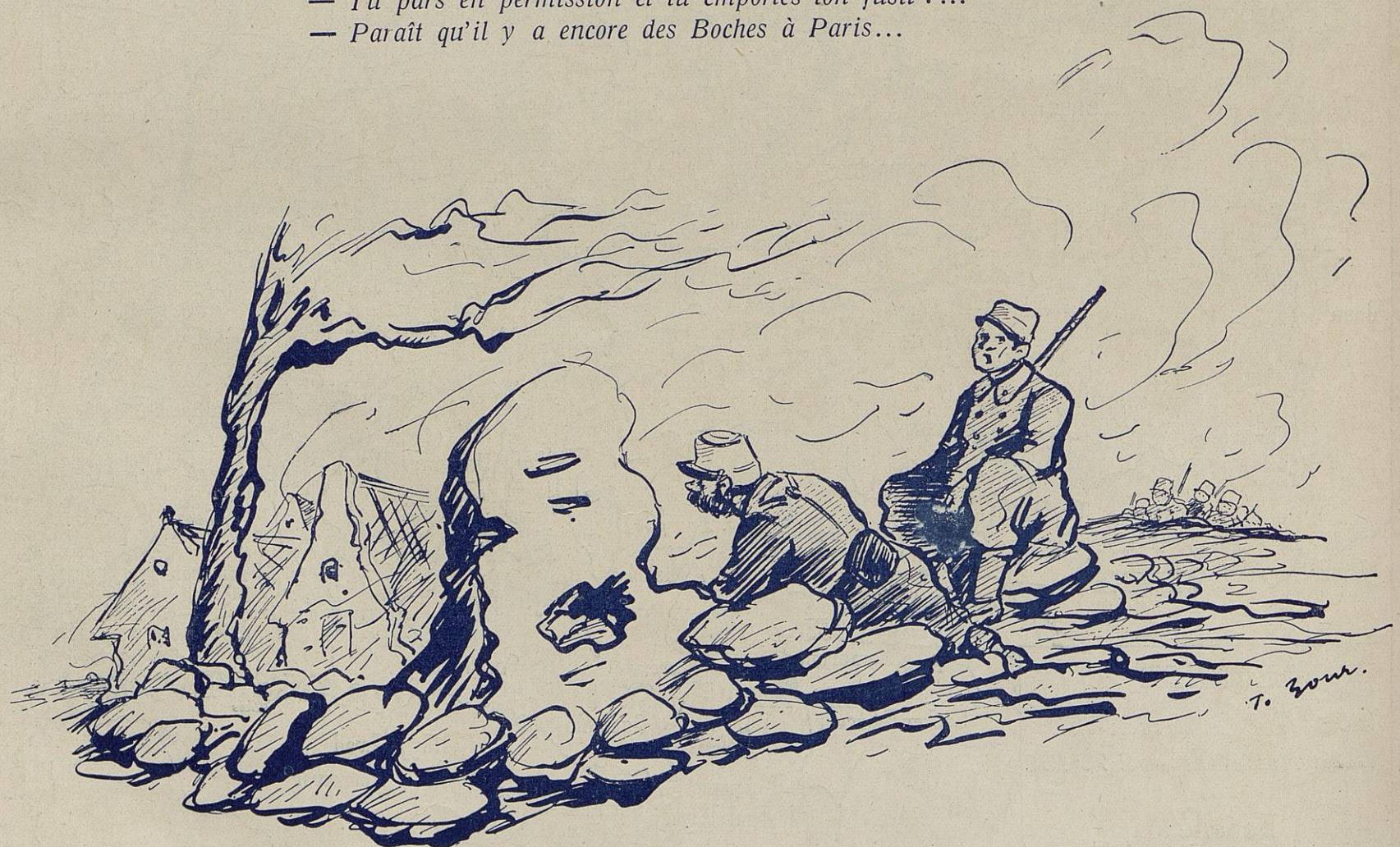
LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

La Guerre en Caricatures



PERMISSIONNAIRE

— Tu pars en permission et tu emportes ton fusil ?...
— Paraît qu'il y a encore des Boches à Paris...



LES MARRAINES DU FRONT

— Dis donc, c'est rudement chic, voilà qu'après le baptême du feu, je vais avoir une marraine...